Gallery
BT
M27249

X81536

22101320708

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1912

THÈSE

POUR

le Doctorat en Médecine

N° 356

"Homère médecin"

PAR

ANDRÉ FLOQUET

Externe des hôpitaux

Né le 11 juin 1885 à Saint-Amand-Montrond (Cher)

Plus on parlera d'Homère, plus on aura de choses à en dire ; les idées neuves naîtront de celles qu'on croit usées.

INGRES.

Président : M. CHAUFFARD

PARIS
LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
Jules ROUSSET
1, rue Casimir-Delavigne, et rue Monsieur-le-Prince, 12.

1912

M272419

356

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

657

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1912

THÈSE

N°

POUR

le Doctorat en Médecine

"Homère médecin"

PAR

ANDRÉ FLOQUET

Externe des hôpitaux

Né le 11 juin 1885 à Saint-Amand-Montrond (Cher)

Plus on parlera d'Homère, plus on aura de choses à en dire ; les idées neuves naîtront de celles qu'on croit usées.

INGRES.

Président : M. CHAUFFARD

PARIS
LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
Jules ROUSSET
1, rue Casimir-Delavigne, et rue Monsieur-le-Prince, 12.

1912

65708

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. LANDOUZY
Professeurs	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	GARIEL
Chimie organique et chimie générale	GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	WIDAL DEJERINE
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	Pierre MARIE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	HARTMANN
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	GILBERT
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie	CHAUFFARD
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Clinique médicale	HAYEM DIEULAFOY DEBOVE LANDOUZY
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	Gilbert BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND
Clinique chirurgicale	Pierre DELBET QUENU RECLUS SEGOND
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN
Clinique d'accouchements	BAR PINARD RIBEMONT-DES-SAIGNES
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	A. ROBIN

Agrégés en exercice

MM.

AUVRAY	CUNÉO	LAUNOIS	NOBÉCOURT
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE	OMBREDANNE
BRANCA	DESGREZ	LEGRY	POTOCKI
BEZANÇON Fern.	DUVAL Pierre	LENORMANT	PROUST
BRINDEAU	GOSSET	LŒPER	RENON
BROCA André	GOUGET	MACAIGNE	RICHAUD
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	RIEFFEL
CARNOT	JEANSELME	MARION	SICARD
CASTAIGNE	JOUSSET André	MORESTIN	ZIMMERN
CLAUDE	LABBÉ Marcel	MULON	
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Fallot
BI/FLO

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR A. CHAUFFARD

Membre de l'Académie de Médecine, Professeur de Clinique, interne à l'hôpital St-Antoine, Officier de la Légion d'honneur

qui fut aussi mon premier maître en médecine.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

M. LE DOCTEUR MAUCLAIRE
M. LE DOCTEUR LAUNAY } Maison Dubois 1908-1909

M. LE DOCTEUR TRIBOULET Hôpital Troussseau 1909-1910

M. LE DOCTEUR OETTINGER Hôpital Broussais 1910-1911

M. LE DOCTEUR BOISSARD Maternité de l'Hôpital Lariboisière 1910-1911

M. LE DOCTEUR HUDELO Hôpital Broca 1911-1912

M. LE DOCTEUR VARIOT Hospice des Enfants-Assistés 1912

A MESSIEURS LES DOCTEURS

FRANCIS HELME, collaborateur à la *Presse Médicale*.

BONNIOT, chef de laboratoire de Radiologie à l'hôpital Broussais.

NOEL FIESSINGER, chef de clinique adjoint à la Faculté de Médecine.

ANDRÉ MARTIN, ancien aide d'anatomie à la Faculté de Médecine.

MEIS ET AMICIS

AVANT-PROPOS

Arrivé à la fin de nos études médicales, nous nous faisons un plaisir et un devoir d'adresser nos sentiments de bien vive gratitude à tous ceux qui furent nos maîtres. On doit reconnaissance éternelle à qui nous donne un peu de lui-même. Cette grande vérité en honneur chez nos pères, nous l'oublions peut-être un peu trop aujourd'hui. Pour nous, au seuil de ce travail inaugural, nous sommes heureux d'évoquer nos années d'études et de remercier tous ceux à qui nous devons le peu que nous savons. Merci bien sincèrement pour le réel intérêt qu'ils nous ont toujours porté; pour les bons conseils dont ils nous ont entouré; pour les excellentes leçons enfin que nous avons prises à leur contact.

Nous n'oublierons pas non plus quelle grande part a pris à la rédaction de cette thèse M. le Dr F. Helme. l'éminent collaborateur de la Presse Médicale. *Il voulut bien nous guider dans notre travail et, en la matière, nous n'avons pas pensé pouvoir mieux nous adresser. La porte de son cabinet de travail nous fut toujours ouverte, et pour nous il ne ménagea ni son temps, ni ses conseils.*

Nous lui adressons donc, à lui aussi, nos remerciements les plus sincères.

Pour rédiger notre travail, nous nous sommes servi de la traduction si exacte et si précise de Leconte de l'Isle. C'est à elle que nous avons recours lorsque nous citons le texte d'Homère.

INTRODUCTION & HISTORIQUE

Lorsque Malgaigne présenta à l'Académie de Médecine son mémoire sur l'Anatomie et la Physiologie d'Homère (1), il débuta ainsi : « Au premier abord, les études sur l'anatomie et la physiologie d'Homère ne semblent pas avoir plus de valeur qu'un pur délassement littéraire.

..... Mais, je dois l'avouer, je ne me serais point livré à ce travail, s'il ne m'avait offert pour résultat que la satisfaction d'une assez vaine curiosité; longtemps, j'avais lu Homère comme littérateur avant de songer que je puisse avoir à l'étudier comme médecin; et ce n'est qu'après avoir vainement cherché ailleurs le secret de l'origine et des progrès de la médecine antique, jusqu'à la grande révolution opérée par Hippocrate, que j'ai reconnu la nécessité de remonter aux commencements de la civilisation grecque, dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont à la fois la plus ancienne et la plus fidèle histoire. »

(1) Malgaigne — Anatomie et physiologie dans Homère (Bulletin de l'académie royale de médecine. Tome VII).

C'est donc de cette façon que nous voulons mettre les choses au point en n'empiétant point sur le domaine des littérateurs et en ne nous faisant point taxer d'exagération en faisant d'Homère un médecin militaire, comme M. Frôlich (2).

La question, nous le voyons, a déjà été étudiée. Mais il faut arriver au siècle dernier, avec Malgaigne et Daremberg, pour trouver des travaux assez complets sur la médecine dans Homère. Malgaigne, ne voulant voir dans Homère qu'un chirurgien, se refusa à voir dans son œuvre toute trace de médecine interne. Comme nous le dirons par la suite, cette assertion fut vivement commentée et discutée par Daremberg (1), lequel fit une étude plus complète. Il ajouta en effet, aux chapitres Anatomie et Physiologie, un chapitre de Médecine interne et un autre de Thérapeutique.

Dans notre travail, nous n'avons pas la prétention de faire mieux que ces éminents auteurs qui ont si magistralement traité la question. Nous l'avons seulement reprise à un autre point de vue, en modifiant les plans suivis, en ajoutant surtout un chapitre de Psychologie.

En effet, lorsque nous aurons parcouru l'*Iliade* et l'*Odyssée* en nous arrêtant sur les nombreuses considérations médico-chirurgicales, nous essaierons de montrer que si l'œuvre d'Homère est une mine aussi fertile, c'est parce que le poète fut en même temps un profond psychologue et un observateur admirable.

(2) Stuttgart 1879.
(1) Daremberg — La Médecine dans Homère. Paris, 1869

Cela ne peut surprendre, d'ailleurs. Le génie ne peut aller sans la pénétration la plus aiguë, sans l'attention la plus minutieuse et c'est pourquoi les œuvres géniales sont si fortement imprégnées et de psychologie et d'observations simples qui sont le reflet même et des êtres et des phénomènes de la nature.

Nous diviserons notre travail de la façon suivante : après avoir montré l'existence des *médecins* dans les poèmes homériques, nous étudierons ensemble l'*Anatomie et la Chirurgie*, nous continuerons par la *Médecine*, la *Physiologie* et la *Thérapeutique* et nous terminerons par la *Psychologie*.

CHAPITRE PREMIER

LES MÉDECINS

Dans Homère, la présence des médecins est signalée en maints endroits. Quelque part, dans un hymne à Asklépios, il commence par chanter le guérisseur de maladies, fils d'Apollon, et que la divine Korônis, fille du roi Phlégios, enfanta dans la plaine de Dôtios, pour être une grande joie aux hommes et l'apaisement des douleurs mauvaises. « *Et je te salue ainsi, ô Roi, et je te prie par mon chant* ». Welcker (1) a montré qu'à l'époque d'Homère, la médecine théurgique avait complètement disparu ou presque. Il est généralement admis en effet que, depuis l'âge mythologique jusqu'à la guerre des Perses, la direction de la médecine en Grèce fut presque exclusivement hiératique ou sacerdotale.

Un médecin colonial, le Dr Decorse, ami du Dr Helme,

(1) Welcker. — Podalirios, Annalen der Gesamten Heilkunde. 1832

a constaté chez les tribus vivant à l'état sauvage que le chef est aussi le guérisseur. Le premier qui fut roi fut un soldat heureux, a-t-on dit. Non, le premier chef fut celui qui sut « rhabiller » un membre, panser une plaie, préserver les troupeaux des maléfices. Plus tard il confia aux prêtres le soin de guérir. C'est la période théurgique où la médecine consistait à toucher plus ou moins régulièrement les écrouelles, ou bien encore les malades s'endormaient au pied des autels d'Esculape pour y recevoir en songe des ordonnances et des prescriptions expliquées et commentées par les prêtres médecins. Ces pratiques ne suffisaient plus, il fallait des guérisseurs d'hommes accrédités et connaissant leur métier. La médecine laïque ne tarda pas à supplanter entièrement la médecine théurgique.

C'est surtout dans l'*Iliade* que nous retrouvons de nombreux traits relatifs aux médecins, et ceci se conçoit puisque dans une guerre comme la guerre de Troie, il y eut des blessés nombreux. A remarquer cependant, que, nulle part, on ne voit signaler de médecins parmi les Troiens, tandis que l'armée des Danaens en possédait deux : *Machaon* et *Podalire,* tous deux fils d'Esculape et tous deux appelés médecins habiles. D'après Vinet (2) même, leurs fonctions étaient bien distinctes : « Machaon, dont les mains légères pratiquaient les incisions, c'est le chirurgien; Podalire, l'observateur sagace qui devine les maladies cachées, c'est le médecin habile à diagnostiquer. »

(2) Vinet. — Note sur une publication de M. Daremberg. « La Médecine dans Homère ». Gazette hebdomadaire de Paris. 1866.

Enfin les Dieux eux-mêmes ont leur médecin et lorsqu'Aphrodite, blessée à la main, et Arès (1) qu'a atteint Diomède, gagnent l'Olympe, Zeus ordonne à *Paiéon* de les guérir et celui-ci les guérit en arrosant les blessures de doux remèdes liquides et, puisqu'ils n'étaient point mortels, vite ils furent guéris.

Pour en revenir aux médecins des armées, Machaon semble avoir joui d'une plus haute estime que Podalire, et lorsque Idoméneus est blessé, il demande au divin Nestor de le conduire aussitôt auprès de Machaon : « *car,* dit-il, *un médecin vaut plusieurs hommes, puisqu'il sait extraire les flèches et répandre les doux baumes dans les blessures* ».

Machaon lui-même est blessé et lorsqu'Achille l'aperçoit, il ne manque pas de dépêcher vers lui son ami Patrocle, comprenant ainsi le malheur dont vient d'être frappée l'armée des Grecs.

Ailleurs, c'est Eurypile blessé qui réclame des secours, mais des deux médecins, l'un, Machaon, gît blessé dans sa tente, ayant besoin lui-même d'un excellent médecin (alors, comme aujourd'hui, les médecins étaient aussi souvent blessés que les combattants) ; l'autre, Podalire, soutient encore dans la plaine le choc violent des Troiens.

Machaon et Podalire, du reste, réunissaient la double qualité de chefs de bandes et de médecins : hommes libres et d'illustre origine, ils combattent contre les

(1) Mars.

Troiens, et, d'un autre côté, ils pansent les blessures de leurs compagnons d'armes.

Telle aurait été l'organisation primitive du service de santé des armées grecques, ce qui témoigne d'une remarquable sollicitude pour la vie des guerriers.

Mais en l'absence des médecins proprement dits, les héros se pansaient les uns les autres. *Patrocle* met le premier appareil sur la blessure d'Eurypile, après avoir débridé la plaie avec son couteau pour en arracher le fer. Du reste, Patrocle était de l'école de Chiron. Chiron était de Thessalie et tous ses élèves étaient comme lui Thessaliens. Il avait d'abord donné des leçons à Esculape, qu'Homère ne cite nulle part comme un dieu, mais comme élève de Chiron et chirurgien très renommé; et après Esculape, il avait fait l'éducation chirurgicale d'Achille. Esculape avait instruit ses deux fils, Machaon et Podalire, et enfin Achille avait instruit Patrocle. C'est encore Nestor qui emmène Machaon blessé; il charme ses ennuis, lui recommande de boire du vin, et, pressé de partir, il fait étancher le sang de la plaie par une esclave, la belle Hécamède, en attendant l'arrivée du médecin. Le Troien Agénor bande lui-même la main de son ami Hélénus avec une fronde de laine.

Sthénélus arrache un trait qui s'est fixé dans l'épaule de Diomède; Pélagon rend le même service à Sarpédon blessé à la cuisse. Les guerriers eux-mêmes arrachent le fer de leurs plaies et s'honorent de suivre les traces de Machaon et de Podalire, ces héros médecins tenus

en si grande estime dans toute l'armée des Grecs. D'autant qu'à l'époque de la guerre de Troie, les professions empiétaient les unes sur les autres, et chacun comprenait la nécessité de s'entr'aider aux moments difficiles ou périlleux; il n'est donc pas étonnant que les guerriers prissent soin, sur le champ de bataille, de leurs compagnons d'armes.

Nous voyons enfin, dès la plus haute antiquité, les femmes de la plus noble condition et les déesses disputer aux hommes la pratique de l'art de guérir. Mais dans Homère, il ne s'agit guère que de *magiciennes,* leurs préparations sont des charmes plutôt que des remèdes. Ainsi, à côté des médecins Machaon et Podalire, nous trouvons les enchanteresses *Agamède, Polydamna, Hélène* et *Circé.* Agamède connaissait autant de remèdes magiques que la vaste terre en pourrait fournir.

C'est dans l'*Odyssée* que nous retrouvons Polydamna. C'est elle qui fournit à Hélène quelques-uns de ces médicaments qui poussent en si grande abondance sur le sol fécond de l'Egypte et qui procuraient le salut ou donnaient la mort. Hélène, pour dissiper les ennuis de Pisistrate, fils de Nestor, et de Télémaque, prépare et mêle à leur breuvage une substance merveilleuse, propre à calmer la douleur et la colère et qui fait oublier tous les maux. « Quiconque, ajoute Homère, a bu de ce breuvage, ne verse pas une seule larme durant tout le jour, lors même que son père et sa mère seraient égorgés avec l'airain, en sa présence et sous ses propres yeux ».

Quant à Circé, ce n'est qu'une horrible sorcière qui change en pourceaux les compagnons d'Ulysse, en mêlant quelque drogue inconnue à un breuvage composé de vin de Pramne, de fromage, de farine et de miel. Le *moly*, que Mercure donne à Ulysse pour combattre les charmes et la puissance de la baguette de Circé, est une plante sur laquelle les conjectures abondent, mais dont on ignore la nature.

CHAPITRE II

ANATOMIE & CHIRURGIE

Daremberg, dans son travail (1) sur la médecine dans Homère, a fait deux chapitres distincts pour l'Anatomie et la Chirurgie. Nous ne croyons pas devoir adopter ce plan, voulant avant tout rester dans l'esprit du texte. Homère, en effet, ne fut ni un anatomiste, ni un chirurgien, il fut un poète qui chanta la guerre de Troie. Nous pensons donc qu'il est préférable de parcourir son poème en relevant çà et là les considérations anatomo-chirurgicales. Nous verrons du reste qu'à certains endroits il fait presque de véritables cliniques chirurgicales, lesquelles, sorties du texte lui-même, perdraient assurément de leur valeur.

C'est l'*Iliade,* naturellement, qui est la mine la plus fertile au point de vue médical. N'oublions pas, en effet, que ce poème tout entier est occupé par le récit de la

(1) Daremberg. — Loc. cit.

guerre des Troiens et des Achaiens, et que, par conséquent, un observateur de l'envergure d'Homère devait trouver là nombreuses matières chirurgicales et anatomiques.

Parcourons donc l'*Iliade* chant par chant, et en terminant nous noterons les quelques considérations relevées dans l'*Odyssée*.

ILIADE

Chant I. — Lorsqu'il parle de Junon, Homère emploie très souvent cette expression : « *Héré aux yeux de bœuf* ». Nous pourrions nous demander s'il ne s'agirait pas là d'une exophtalmie. Un fait cependant tendrait à prouver que cette opinion est peut-être exagérée : c'est que Junon était une déesse, l'épouse de Zeus, lequel, nous le verrons plus loin, elle saura charmer et séduire par ses grâces. Il est probable donc que son esthétique devait être presque irréprochable. L'exophtalmie, croyons-nous, n'ajouterait rien à sa beauté, bien au contraire. Peut-être simplement le poète a-t-il voulu nous la montrer avec de grands yeux très doux? A ce sujet on ne peut guère faire que des conjectures.

Ailleurs, lorsqu'il nous présente Vulcain, il l'appelle « *Héphaistos boiteux des deux pieds* ». Il est fort probable que ce pauvre Vulcain était affligé d'une luxation congénitale double de la hanche. Cette expression, boiteux des deux pieds, nous le représente assez bien avec une démarche en canard, ce qui a le don de provo-

quer un rire inextinguible chez les Dieux lorsqu'il circule parmi eux pour leur verser le doux nectar. Nous verrons plus loin, du reste, qu'Héphaistos se reconnaît lui-même laid et difforme, ce qui lui vaudra des malheurs conjugaux.

Chant II. — Thersitès harangue les Achaiens pour les exciter à fuir leurs nefs. Mais le brave Ulysse a vite fait de ressaisir l'esprit de ses guerriers par l'autorité que lui donne sa valeur militaire. Nous comprendrons combien sa tâche fut encore plus facile lorsque nous saurons que ce Thersitès était l'homme le plus difforme qui fût venu devant Ilios. Il était *louche* et *boiteux*, et *ses épaules recourbées se rejoignaient sur sa poitrine*, et *quelques cheveux épars* poussaient sur sa tête pointue : du strabisme, du rachitisme, de la calvitie, il est certain que ce malheureux Thersitès n'était pas très avantagé !

Ses principes grossiers lui valent du reste une verte semonce de la part d'Ulysse, lequel le frappa sur le dos et les épaules : une *tumeur saignante* lui gonfla le dos sous le coup du sceptre d'or. Une tumeur saignante, c'était évidemment une vaste ecchymose, une bosse séro-sanguine comme il s'en produit toujours sous l'effet des traumatismes.

Le trait d'observation, on le voit, est ici parfait. Et si le médecin légiste moderne est plus complet, ce serait cependant par la description sommaire du poète qu'il commencerait avant d'entrer dans les détails.

Chant IV. — « Et le premier, Antiloklos tua Ekhé-

polos Thalysiade, courageux Troien, brave entre tous ceux qui combattaient en avant. Et il le frappa au casque couvert de crins épais, et il perça le *front,* et la pointe d'airain *entra dans l'os* ». Lorsque Homère dit qu'il le frappa au casque, il veut parler très probablement de la région de la tête sur laquelle repose le casque, car ce dernier devait être suffisamment solide pour résister à un coup de javelot. Et puis, on ne comprendrait pas très bien que le choc étant déjà amorti par l'airain, le trait ait pu encore percer le front et entrer dans l'os. Quoi qu'il en soit, on ne peut mieux décrire une plaie du crâne, plaie mortelle du reste, puisque le Troien tomba comme une tour dans le rude combat.

Après la blessure du crâne, la plaie de poitrine. Aias Télamonien tua Simoéisios en le *frappant à la poitrine, près de la mamelle droite, et la pique d'airain sortit par l'épaule.* Quelle précision dans la description, on suit le trait dans tout son trajet! On pourrait même rapprocher cette description de celles de Rabelais, lequel, en certain endroit, a, en médecin qu'il est, des notations anatomiques telles qu'on a pu les considérer comme de véritables procès-verbaux d'autopsie.

Plus loin, c'est Ulysse, voulant venger son compagnon Leukos, qui frappe le Troien Démokoôn *à la tempe, et la pointe d'airain sortit par l'autre tempe,* et l'obscurité couvrit ses yeux. Il est évident qu'un dieu lui-même ne résisterait pas à un tel coup, la tempe étant une de ces régions dangereuses du corps humain dont Homère nous parlera bientôt.

C'est ensuite la mort de Diorès Amarynkéide. Nous croyons devoir citer en entier la description du poète, car elle est fertile en considérations anatomo-chirurgicales : « Et il fut frappé à la *cheville droite* d'une pierre anguleuse et la pierre rude *fracassa les deux tendons et les os* (il s'agit évidemment d'une fracture bimalléolaire). Et Diorès tomba à la renverse dans la poussière, étendant les mains vers ses compagnons et respirant à peine. Et Peiros accourut et enfonça sa pique *près du nombril*, et les *intestins* se répandirent à terre, et l'obscurité couvrit ses yeux. Et comme Peiros s'élançait, l'Aitolien Thoas le frappa de sa pique dans la poitrine, au-dessus de la mamelle, et l'airain traversa *le poumon*. Puis il accourut, arracha de la poitrine la pique terrible, et, tirant son épée aiguë, *il ouvrit le ventre* de l'homme et le tua ». Pauvre homme, il avait la vie dure! Car, après une plaie abdominale telle que les intestins se répandirent à terre, après une plaie de poitrine qui intéressa le poumon, il ne devait pas avoir besoin du coup de grâce. Et quel coup de grâce? L'ouverture du ventre, tout simplement!

Chant V. — La déesse Pallas Athéné a donné la force et l'audace au Tydéide Diomédès, elle a même fait jaillir de son casque et de son bouclier un feu inextinguible, semblable à l'étoile de l'automne qui éclate et resplendit hors de l'Okéanos. Aussi lorsque Phygeus lança sa longue pique contre lui, la pointe ne fit qu'effleurer *l'épaule gauche* du Tydéide et ne le blessa point. En revanche, le trait du Tydéide ne fut point inutile,

car il s'enfonça *dans la poitrine, entre les mamelles,* et jeta le guerrier à bas.

Agamemnon, lui aussi, précipita de son char le grand Odios, chef des Alizônes, et comme celui-ci fuyait, il lui enfonça sa pique *dans le dos, entre les épaules,* et elle *traversa la poitrine.*

Ailleurs, c'est l'Evaimonide Eurypylos qui, se ruant sur le divin Hypsénor, comme il fuyait, le frappa de l'épée à l'épaule et *lui coupa le bras, qui tomba sanglant et lourd.*

Nous voyons qu'Homère n'est pas en peine pour décrire différentes blessures, il attaque toutes les régions du corps.

Mais ce n'est pas tout! Relevons encore ceci : « Et Merionès, poursuivant Phéréklos, le frappa *à la fesse droite et la pointe pénétra dans l'os jusque dans la vessie* ». Ce n'est pas une pure imagination de poète qui pourrait trouver des descriptions aussi exactes, pas plus que cette autre : « Et l'illustre Phyléide, s'approchant de lui, *le frappa de sa pique aiguë derrière la tête.* Et l'airain, *à travers les dents, coupa la langue,* et il tomba dans la poussière *en serrant de ses dents le froid airain* ». Pour tout écrivain, un coup reçu derrière la tête suffit à anéantir son homme, Homère veut être plus précis et il nous montre la lance poursuivant sa course pour ressortir à travers les arcades dentaires.

Homère a remarqué aussi que le trait restant dans la plaie peut faire hémostase et le sang ne jaillit que

lorsqu'on retire la flèche. C'est ce qui arrive à Diomédès, blessé par Lykaôn; il a reçu à l'épaule une flèche rapide et lorsque Sthénélos l'a retirée, *le sang jaillit* sur la tunique. Ce qui ne l'empêche pas du reste de remonter sur son char, sous la protection de Pallas Athéné et de poursuivre le combat singulier avec Lykaôn :« Il lança donc sa pique et Athéné la dirigea *au-dessus du nez, auprès de l'œil,* et l'airain indompté *traversa les blanches dents, coupa l'extrémité de la langue et sortit sous le menton* ». Tout à l'heure nous avions vu le trait se diriger d'arrière en avant, maintenant nous le voyons conduit de haut en bas. Le résultat est le même du reste, car *la vie et les forces de ces hommes furent brisées.*

Le Tydéide Diomédès continue ses exploits et, voyant Ainéias qui s'élance pour enlever le cadavre de Lykaôn, il saisit un lourd rocher et il en *frappa Ainéias à la cuisse, là où le fémur tourne dans le cotyle;* et la pierre rugueuse heurta le cotyle, *rompit les deux muscles supérieurs* et déchira la peau. Le héros tomba alors sur les genoux, car il avait certainement une fracture de l'extrémité supérieure du fémur, compliquée très probablement d'une fracture du bassin.

Ce qui paraît plus invraisemblable, c'est que dans un tel état, Ainéias ait pu reparaître sur le champ de bataille, après quelques jours, et possédant toutes ses forces. Il est vrai qu'Homère, pour expliquer ce fait, invoque l'intervention de la déesse Aphrodite et de l'archer Apollôn.

Autre combat singulier entre Sarpédôn et Tlépolémos, où les deux guerriers lancèrent ensemble leurs longues piques : « Et Sarpédôn frappa Tlépolémos *au milieu du cou* et la pointe amère le *traversa de part en part.* Et *la noire nuit enveloppa les yeux de Tlépolémos.* Mais celui-ci avait percé de sa longue pique *la cuisse gauche de Sarpédôn,* et *la pointe était restée engagée dans l'os,* et le Kronide son père, avait détourné la mort de lui. Et les braves compagnons de Sarpédôn l'enlevèrent hors de la mêlée. Et il gémissait, *traînant la longue pique de frêne restée dans la blessure,* car aucun d'eux n'avait songé à l'arracher de la cuisse du guerrier, pour qu'il pût monter sur son char, tant ils se hâtaient ». C'est un véritable tableau, rendu dans ses moindres détails.

Chant VIII. — Tout le monde connaît la fameuse *blessure au cervelet* du cheval de Nestor, par Pâris. Pâris avait percé le cheval d'une flèche au *sommet de la tête, endroit mortel,* là où croissent les premiers crins. Et l'airain, ayant pénétré dans la cervelle, *le cheval, saisi de douleur, se roulait* et épouvantait les autres chevaux.

Autre endroit mortel, c'est *là où la clavicule sépare le cou de la poitrine* (à cause probablement du carrefour vasculaire et nerveux). Et c'est ainsi qu'Hektor, avec une pierre dure, frappa Teukros à l'épaule, et le nerf de l'arc fut brisé, et le poignet fut écrasé, et l'arc s'échappa de sa main, et il tomba à genoux.

Chant X. — Homère nous donne là une scène de

décapitation. Dolôn, le traître, offre ses services à Ulysse. Celui-ci, pour toute réponse, *le frappa brusquement de son épée au milieu de la gorge,* et *trancha les deux muscles* (les sterno-cléido mastoïdiens). Et, chose très curieuse, le Troien parlait encore quand la tête tomba dans la poussière.

Chant XI. — « Diomède, en présence d'Hektor, lança sa longue pique qui ne se détourna pas du but, car le coup atteignit la tête du Priamide, au sommet du casque. La pointe d'airain ne pénétra pas et fut repoussée, et le triple airain du casque que Phoibos Apollôn avait donné au Priamide le garantit; mais *il recula aussitôt,* rentra dans la foule, et, *tombant sur ses genoux,* appuya contre terre sa main robuste, et *la noire nuit couvrit ses yeux* ». Nous croyons pouvoir interpréter ce fait comme une conséquence de la commotion cérébrale. Son casque protégea Hektor, mais le coup fut cependant si vigoureusement porté qu'il ébranla le cerveau de notre homme et lui fit perdre connaissance.

Agamemnon fut, lui, plus sérieusement blessé par le guerrier Koôn. Ce dernier, en effet, le frappa d'un coup de lance *au milieu du bras, sous le coude, et la pointe de l'arme brillante traversa le bras.* Phénomène très fréquemment observé sur les champs de bataille. Agamemnon ne sentit d'abord pas sa blessure et continua à combattre, aussi longtemps que le sang coula, chaud, de sa blessure; « mais, *dès que la plaie fut desséchée, que le sang s'arrêta, les douleurs aiguës domptè-*

rent sa force, semblables à ces douleurs amères que les filles de Héré, les Eileithyes, envoient comme des traits acerbes à la femme qui enfante. Ainsi les douleurs aiguës domptèrent la force de l'Atréide qui dut regagner sa nef. »

Même phénomène observé chez Diomède, blessé par Pâris. Celui-ci perça d'une flèche certaine *le pied droit* de Diomède; et, à travers le pied, la flèche s'enfonça en terre. Ce n'est que lorsque Ulysse a arraché la flèche, qu'il ressentit dans tout le corps une amère douleur qui le força, lui aussi, à regagner sa nef.

Un peu plus loin, nous retrouvons encore la lance qui frappe le dos entre les deux épaules et traverse la poitrine.

Homère présente ensuite une blessure du foie qu'il sait très bien être placé sous le diaphragme. C'est « Eurypylos qui perça le Phausiade Apisaôn, prince des peuples, *dans le foie, sous le diaphragme,* et il le tua ». Cet Eurypylos, du reste, ne tarde pas à recevoir du divin Pâris *une flèche à la cuisse droite,* laquelle fut *engourdie,* ce qui mit le guerrier hors de combat.

Chant XIII. — Nous trouvons là, fort bien décrits, les derniers soubresauts agitant le guerrier qui vient d'être blessé mortellement. Idoméneus, en effet, atteignit Asios, de sa lance, *dans la gorge, sous le menton,* et *la lance passa au travers du cou.* Et Asios tomba et resta étendu devant ses chevaux et son char, *grinçant des dents* et *saisissant la poussière sanglante.* Lui aussi

reçoit d'Antilokhos le fameux coup de grâce au milieu du ventre.

Le foie d'Hypsénor Hippaside fut également très fortement endommagé par Idoméneus, le coup même fut si violent qu'il lui *rompit les genoux*. Quelle jolie expression pour montrer comment un blessé sent ses jambes faiblir sous lui et tombe sur les genoux!

Un peu plus loin, Homère a vu qu'une pointe enfoncée dans le cœur peut ne pas entraîner immédiatement l'arrêt de l'organe, entraînant dans ses pulsations la pointe qui oscille. C'est toujours Idoméneus qui frappa Alkathoos, sa cuirasse se rompit *et la pointe d'airain, dans son cœur qui palpitait, remua jusqu'à ce que le rude Arès eût épuisé la force de la lance.*

Idoméneus continue en *perforant les intestins* d'Oinomaos qui tomba « *en saisissant la terre avec les mains* », cette expression étant très probablement employée pour montrer le corps tombant la face en avant. D'autant que, par la suite, un autre Troien *tombe à la renverse* sur la poussière, après avoir été frappé par un coup impétueux lequel *trancha la veine* qui, *courant le long du dos, arrive au cou*. Quelle est donc cette veine qui court ainsi le long du dos? Est-ce l'azygos? Cela est peu probable, étant donné que la connaissance de l'azygos devait être ignorée d'Homère, quelles qu'aient été ses connaissances anatomiques. Et puis, une rupture de l'azygos n'entraînerait pas, croyons-nous, une mort aussi foudroyante que celle décrite par le poète. Ce serait donc la veine cave inférieure à laquelle il est fait allusion.

Merionès, poursuivant Adamas qui fuyait, *le perça entre les parties mâles et le nombril, là où une plaie est mortelle pour les hommes lamentables,* et Adamas tomba palpitant sous le coup. Il doit y avoir là une légère erreur d'anatomie topographique. Il est probable que cette région si dangereuse devait être le plexus coeliaque; or, ce dernier est placé très sensiblement au-dessus de l'ombilic. Ce n'est cependant pas là une raison suffisante pour mettre en doute les connaissances anatomiques du poète; n'oublions pas qu'il ne faisait qu'observer et il ne disséquait très certainement pas.

Puis c'est Hélénos qui reçoit de Ménélas une flèche *qui cloua à l'arc la main qui le tenait.* Ménélas ne prit du reste pas le temps de retirer le trait, il entra dans la foule de ses compagnons, *traînant le frêne de la lance suspendu à sa main.* C'est une fronde en laine qui sert à le panser.

Ménélas, du reste, n'y va pas de main morte. Rencontrant Peisandros, *il le frappa au front, au-dessus du nez. Et ses os crièrent, et ses yeux ensanglantés jaillirent à ses pieds,* dans la poussière. Une telle blessure ne s'expliquerait pas avec une lance; aussi nous lisons plus haut qu'à ce moment Ménélas avait tiré son épée à double tranchant; on comprend alors comment, d'un coup vigoureux, il put fracasser le frontal, pénétrer même assez profondément pour trancher les muscles extrinsèques des yeux, le nerf optique et tous les moyens de contention, ce qui projeta les globes oculaires dans la poussière.

Encore une fois nous relevons une *perforation de la vessie par un trait* ayant pénétré *par l'articulation coso-fémorale droite* (blessure d'Harpaliôn par Merionès).

Chant XIV. — Homère a vu qu'une des complications fréquentes des chocs à la poitrine est l'hématémèse ou l'hémoptysie. Aias, avec une roche, *frappa Hektor dans la poitrine,* au-dessus du bouclier, près du cou, Hektor tomba sous le choc, et lorsque, revenant à lui, il ouvrit les yeux, *il vomit un sang noir* et de nouveau se renversa contre terre. C'est une véritable hématémèse traumatique.

Nouvelle décollation, mais cette fois-ci d'arrière en avant. Et de même qu'Homère avait remarqué la présence des sterno-cléido mastoïdiens, de même il remarqua l'existence des muscles de la nuque. Il savait aussi que les vertèbres cervicales et dorsales ne sont pas les mêmes. C'est du moins ce que nous laisse supposer cette phrase : « *Et il fut frappé à la dernière vertèbre du cou, et les deux muscles furent tranchés, et sa tête, sa bouche et ses narines touchèrent la terre avant ses genoux* ». Là encore, nous retrouvons cette précision que nous avons pu remarquer déjà bien des fois et que nous relèverons encore bien souvent.

Plaie de l'orbite, et quelle plaie ! lorsque Pénéléôs se ruant sur Akamas, le frappa *sous le sourcil, au fond de l'œil, d'où le globe fut arraché; et la lance, traversant l'orbite, sortit derrière la tête.* Puis Pénéléôs, tirant de la gaine son épée aiguë, coupa la tête qui

roula sur la terre avec le casque, *et la forte lance encore fixée dans l'œil.*

A ce sujet, remarquons avec quelle force étaient lancés les traits. Nous avons presque toujours vu, en effet, la flèche ou la lance rester fichées dans la plaie, malgré la chute et les soubresauts à la faveur desquels elles auraient pu se dégager. Mais elles ne se dégagent jamais d'elles-mêmes, il faut toujours les arracher.

Chant XV. — Nous voyons Hektor, en face de Lykophôn, le frapper de sa lance aiguë *au-dessus de l'oreille* et *dissoudre ainsi ses forces.* Il est certain qu'Homère a voulu décrire ici un choc de la région temporale, de même qu'un peu plus loin, lorsqu'il nous montre Kléitos tombant foudroyé par *une flèche qui entra derrière le cou,* il savait qu'à cet endroit se trouve le bulbe et qu'aussitôt le bulbe touché, la mort est instantanée.

Homère nous parle souvent des piques qui percent la poitrine, auprès de la mamelle, comme il arrive à l'orgueilleux Ménalippos. Il est probable que si parfois il prend ainsi la précaution de préciser que le trait pénètre au niveau de la mamelle, il veut indiquer par là une blessure à la région précordiale. Toujours, du reste, de telles blessures sont mortelles à brève échéance, ce qui serait bien en faveur d'une atteinte d'un organe vital.

Chant XVI. — Le Phyléide frappa Amphiklos *au bas de la cuisse, là où les muscles sont très épais, et*

la pointe d'airain déchira les nerfs. Nous pouvons interpréter ce fait comme une blessure de la partie supérieure du creux poplité; quant aux nerfs que la pointe d'airain déchira, ce sont presque certainement les tendons qui forment les deux côtés supérieurs du losange poplité.

Maris, voulant venger son frère Amphiklos, est frappé par Thrasymédès qui *le perce près de l'épaule, et, la pointe d'airain tranchant tous les muscles, dépouille l'os de toute sa chair.*

C'est encore Aias Oïliade qui *frappe Kléoboulos au cou,* mais avant de pénétrer dans la gorge, il a tranché les carotides, d'où hémorragie rendant *l'épée toute chaude de sang.*

Relevons encore cette décapitation latérale et non complète cette fois-ci : « *Pénéléôs perça Lykôn au cou, sous l'oreille, et l'épée y entra tout entière,* et la *tête fut suspendue à la peau.* »

Homère nous fait ensuite un saisissant tableau d'une fracture du crâne dans le passage suivant : « Idoméneus *frappa* de sa pique Erymas *dans la bouche, et la pique d'airain pénétra jusque dans la cervelle en brisant les os blancs* (ceux le la voûte palatine et les petits os de la base du crâne) ; *et toutes les dents furent ébranlées,* et *les deux yeux s'empirent de sang, et le sang jaillit de la bouche et des narines,* et la nuée noire de la mort l'enveloppa ». Tous les symptômes y sont.

Patroklos, attaquant Thestôr, le frappe si violemment de sa lance *à la joue droite* que *l'airain passe à travers les dents,* et comme il le ramène, il arrache

l'homme du char; ainsi un homme, assis au faîte d'un haut rocher qui avance, à l'aide de l'hameçon brillant et de la ligne, attire un grand poisson hors de la mer. — « Puis Patroklos frappa d'une pierre dans la tête Eryalos qui s'élançait, *et dont la tête s'ouvrit en deux* ». C'est plus qu'une fracture du crâne, c'est une disjonction complète!

Homère mentionne, plus loin, l'existence de la cage thoracique lorsqu'il parle de *cette cloison qui enferme le cœur vivant,* au niveau de laquelle Sarpédôn fut blessé par Patrocle.

Les guerriers eux-mêmes décrivent bien leurs souffrances, c'est du moins ce qu'a fait Glaukos, blessé au bras, s'adressant à l'archer Apollon : « ..... voici que la douleur me ronge. Je subis une blessure cruelle, et *ma main est en proie à de grands maux, et mon sang coule sans cesse, et mon épaule est très lourde, et je ne puis ni saisir ma lance, ni combattre l'ennemi* ». Homère n'omet pas plus les signes fonctionnels que les signes physiques.

C'est encore une pierre lancée par Patrocle qui *rompt les nerfs du cou* de Sthénélaos Ithaiménide. Le brave guerrier Troien Laogôn fut certainement blessé à la région sous-angulo-maxillaire, car un trait *le frappa sous la mâchoire et l'oreille.*

Une pierre lancée par Patrocle *frappa au front* le conducteur de chevaux Kébrionès *et la pierre coupa les deux sourcils, et l'os ne résista pas, et les yeux du Troien jaillirent à ses pieds dans la poussière.* C'est une répétition de la section des muscles de l'œil que

nous avons relevée précédemment. Mais à ce sujet Homère emploie une expression très imagée pour montrer le guerrier tombant les bras en avant; il le compare, en effet, à un plongeur, et cette comparaison est des plus exactes.

La mort de Patrocle a été pour Homère l'occasion de quelques observations pathologiques. C'est d'abord Phoibos Apollôn qui *le frappe de la main dans le dos, entre les larges épaules, et ses yeux furent troublés par le vertige.* Puis, toujours par derrière (quel héroïsme de la part de ses ennemis!), il *est blessé d'un coup de lance aiguë* qui ne l'abattit cependant point. C'est enfin Hektor qui se jette sur lui et le *frappe dans le côté d'un coup de lance* qui le traverse. Mais un héros ne meurt point ainsi et Patrocle n'expira pas sans avoir félicité Hektor de sa vaillance. Il ne l'attaqua, en effet, qu'après qu'il fut déjà blessé; il lui prédit sa fin prochaine par les mains de l'illustre Achille.

Nous passerons maintenant rapidement sur quelques citations qui n'ajoutent rien à notre sujet, car elles ne sont que la répétition de celles que nous avons déjà mentionnées.

C'est ainsi qu'au CHANT XVII, l'Atréide Ménélaos perça Euphorbos *à la gorge* et la pointe, poussée par une main robuste, *traversa le cou délicat.*

Homère remarque la résistance du *tendon d'Achille* lorsqu'il décrit la façon dont Hippothoos attacha celui de Patrocle par une courroie pour le traîner par un pied derrière son char. Cela lui vaut du reste, de la

part d'Aias, un vigoureux coup de lance qui *traverse la cervelle et la fait jaillir sanglante de la plaie.*

C'est ensuite Ikédios, lequel reçoit d'Hektor une pique qui *perce la gorge et sort au sommet de l'épaule.*

Lykomédès *perça dans le foie* le Hippaside Apisaôn et il rompit ses forces.

Nouvelle blessure de la région sous-angulo-maxillaire faite par Hektor à Koiranos, mais alors le trait poursuivit sa course, *ébranla les dents et trancha la moitié de la langue.*

Ne manquons pas de citer, au CHANT XIX, ce joli tableau du Tydéide et d'Ulysse accourant aux cris d'Achille, *boitant et appuyés sur leurs lances,* car ils souffraient encore de leurs blessures.

CHANT XX. — Achille, au moyen d'une pierre, *fend en deux la tête* du Troien Otryntéide. Il *rompit encore la tempe* de Démoléôn, à travers le casque d'airain, et le casque d'airain n'arrêta point le coup, *et la pointe irrésistible brisa l'os en écrasant toute la cervelle.*

Achille poursuivit encore le divin Polydôros Priamide et il le frappa dans le dos, là où les agrafes d'or attachaient le baudrier sur la double cuirasse. *Et la pointe de la lance le traversa jusqu'au nombril,* et il tomba sur les genoux et une nuée noire l'enveloppa, tandis que, courbé sur la terre, *il retenait ses entrailles à pleines mains.* C'est là un tableau d'une réalité vraiment frappante.

Ce qui est moins vrai, c'est *l'arrachement du foie*

par un coup d'épée qu'Homère prête à Achille sur la personne du Troien Alastoride.

Deukaliôn, lui, eut *le coude* fortement endommagé, *là où se réunissent les nerfs.* La pointe d'airain lui *engourdit le bras* et il *resta immobile.* Nous croyons qu'il est assez difficile de préciser cette région du coude où Achille blessa Deukaliôn. En effet, l'endroit où se réunissent les nerfs pourrait être la partie antérieure où convergent les tendons du biceps et les fibres aberrantes des muscles fléchisseurs des doigts. Mais, d'autre part, l'engourdissement dont parle Homère ressemble beaucoup à celui que l'on ressent après un choc sur le nerf cubital au niveau de la gouttière épitrochléenne. Et, précisément, au niveau de l'épitrochlée convergent les tendons des muscles fléchisseurs des doigts, ce qui serait bien en rapport avec le texte d'Homère. Pour nous donc, la région en question n'est autre que la région épitrochléenne.

Achille *fend encore la tête* de Moulios, mais transversalement, cette fois-ci, *d'une oreille à l'autre, et son épée fuma, ruisselante de sang.*

Que se passe-t-il, lorsque, au moyen d'une épée, on enlève la tête d'un individu? Homère a remarqué que les *vertèbres* sont occupées par une substance qui s'appelle *la moelle, laquelle jaillit après la décollation.*

Chant XXI. — Homère nous montre qu'il existe de gros vaisseaux au niveau du creux sus-claviculaire, car lorsque Achille frappa Lykaôn au cou, près de la clavicule, *un sang noir jaillit et ruissela par terre.* Il est

même probable que ce coup avait dû porter au niveau de l'abouchement de la jugulaire dans le tronc veineux brachio-céphalique.

Asteropaios est aussi blessé par Achille au niveau de la *région ombilicale* et *toutes les entrailles s'échappent de la plaie.*

Il le laissa donc mort sur le sable, et baigné par l'eau noire. Et les anguilles et les poissons l'environnaient, *mangeant la graisse de ses reins.* S'agit-il ici de l'enveloppe graisseuse périrénale ou de la graisse de la région lombaire? Il est probable que la seconde hypothèse est la plus vraisemblable, car, avant d'attaquer la graisse périrénale, il eut fallu d'abord que les poissons eussent dévoré la paroi musculaire!

Chant XXII. — A propos du combat singulier d'Achille et d'Hektor, Homère revient sur cette région dangereuse sur laquelle il a déjà insisté, cette région *à la jointure du cou et de l'épaule, par où la fuite de l'âme est la plus prompte.* C'est elle du reste qu'Achille vise chez Hektor, car elle est la seule découverte et puis il sera ainsi beaucoup plus certain de l'efficacité de son coup d'épée.

Et lorsque Hektor est mort, il lui fait subir le même sort que ce dernier a fait subir à Patrocle : *il lui perça les tendons des deux pieds, entre le talon et la cheville,* et il y passa des courroies et il l'attacha derrière le char, laissant traîner la tête.

Chant XXIII. — Durant les luttes qui entourèrent la mort de Patrocle, Euryalos fut si violemment frappé

à la face par Epéios que ses compagnons durent l'emmener à travers l'assemblée, *vomissant un sang épais.* Ici il ne s'agit plus d'une hématémèse traumatique, mais bien d'une stomatorragie consécutive à une fracture des maxillaires.

« Cela n'empêcha pas du reste Ajax et Ulysse de lutter et de se serrer si fort que *d'épaisses tumeurs, rouges de sang,* s'élevèrent sur leurs flancs et leurs épaules. » Nous retrouvons donc ici les mêmes ecchymoses, les mêmes bosses sanguines que le sceptre d'Ulysse infligea au dos de Thersitès. Et c'est au cours de cette lutte qu'Ulysse, n'oubliant point ses ruses, *frappa du pied sur le jarret d'Ajax,* il fit ainsi *ployer ses membres,* et, le renversant, tomba sur lui.

Notons, en passant, que les luttes étaient fréquentes. Tout comme dans les œuvres d'Ambroise Paré, on voit certain Breton qui terrasse tout autour de lui. Tout comme dans les guerres d'Italie, les aides de camp luttaient en attendant les ordres des chefs.

Ces dernières remarques dans l'*Iliade* confirment les qualités précieuses d'observateur que possédait Homère.

ODYSSÉE

Les observations anatomo-chirurgicales y sont assez rares et ne sont du reste que la répétition de celles que nous avons mentionnées dans l'*Iliade.*

Homère considère décidément la région hépatique comme dangereuse, puisque c'est à cet endroit, *où les*

entrailles entourent le foie, qu'Ulysse voudrait frapper le Cyclope avec son épée.

L'aventure du Cyclope fournit d'ailleurs au poète l'occasion d'une description pathologique assez exacte. « Ulysse, après avoir chauffé un épieu d'olivier sous la cendre, *l'enfonça dans l'œil du Cyclope en le tournant*, comme un constructeur de nefs troue le bois avec une tarière, tandis que ses compagnons la fixent des deux côtés avec une courroie, et qu'elle tourne sans s'arrêter. *Et le sang chaud jaillissait de l'œil, et la vapeur de la pupille ardente brûla ses paupières et son sourcil; et les racines de l'œil frémissaient*, comme lorsqu'un forgeron plonge une grande hache ou une doloire dans l'eau froide, et qu'elle crie, stridente, ce qui donne la force au fer. *Ainsi son œil faisait un bruit strident autour de l'épieu d'olivier.* » C'est là un supplice digne de figurer certainement dans le fameux Jardin de M. Mirbeau.

Ulysse, arrivé au milieu des Prétendants, va lutter contre Iros. Homère nous montre en lui un superbe athlète, avec ses *cuisses belles et grandes, et ses larges épaules, et sa poitrine et ses bras robustes.* Aussi ne nous étonnons-nous pas qu'il arrive à vaincre Iros *en le frappant au cou, sous l'oreille, en brisant ses os*, ce qui provoque une stomatorragie (*et un sang noir emplit sa bouche*) *et une chute des dents.*

Ailleurs, c'est Antinoos qu'il va tuer : *la flèche atteignit la gorge et la pointe traversa le cou délicat;* il tomba à la renverse *et un jet de sang sortit de sa narine.*

Encore une blessure du foie chez Eurymakhos : Ulysse lança une flèche et *le perça dans la poitrine auprès de la mamelle, et le trait rapide s'enfonça dans le foie.*

Homère nous dépeint aussi une mutilation dont le raffinement ne le cède en rien aux procédés actuels des Marocains et des Chinois : ce sont Télémaque et Eumée qui saisissent l'un des Prétendants, Mélanthios, et *lui coupent avec l'airain les narines et les oreilles, et lui arrachent les parties viriles*, qu'ils jettent à manger toutes sanglantes aux chiens; *et avec la même fureur, ils lui coupent les pieds et les mains.*

Enfin, pour terminer, nous citerons, dans la BATRAKHOMYOMAKHIE, un cas de fracture du crâne dont les signes complètent à merveille ceux que nous avons observés dans l'*Iliade*. Nous avons vu qu'Homère n'avait pas plus omis les ecchymoses sous-conjonctivales que l'écoulement du sang par les narines; ici il ajoute, chez le rat Phernophagos, *l'écoulement par le nez de la substance cérébrale.*

CHAPITRE III

MÉDECINE

Cette question de la médecine dans Homère fut, au siècle dernier, assez troublante et donna lieu à des différences de vue assez considérables entre Malgaigne et Daremberg (1), deux des plus distinguées commentateurs d'Homère au point de vue médical.

Il ne faut pas oublier que Malgaigne était avant tout un chirurgien, c'est ce qui explique la façon dont il s'exprime dans son mémoire sur « *La Chirurgie et la Médecine grecques avant Hippocrate* » (2) : « J'ai fait voir, dit-il, qu'à l'époque homérique il n'y avait pas et il ne pouvait pas y avoir de médecine interne. Les maladies étaient envoyées par les dieux et l'on n'eût pas compris qu'un homme pût les guérir. En conséquence, la médecine était limitée au traitement des

(1) Malgaigne. — Loc. cit. Daremberg. Loc. cit.
(2) Malgaigne. — Essai sur l'histoire et l'organisation de la chirurgie et de la médecine grecques avant Hippocrate. Journal de chirurgie de Malgaigne. Paris 1846.

blessures; et, comme les Grecs aimaient à se créer des dieux à leur image, ils avaient mis dans l'Olympe un chirurgien céleste, Péon, dont la mission unique était de guérir les plaies des immortels. »

Ce à quoi Daremberg oppose les arguments suivants : « La médecine interne ne figure pas dans l'*Iliade*, reconnaît-il; affirmons le fait, mais jusqu'à plus ample informé, n'affirmons rien d'absolu contre l'existence de cette médecine dans les temps homériques. M. Malgaigne étant chirurgien, est un habile historien de la chirurgie. » Il tire du reste d'un poème homérique une preuve positive de l'existence de la médecine au temps d'Homère : Lorsque, dans l'*Odyssée*, Antinoüs, l'un des prétendants à la main de Pénélope, reproche au porcher Eumée d'avoir introduit dans le palais, Ulysse, qui avait pris la figure d'un mendiant, Eumée lui répond : « Antinoüs, tu ne parles pas comme il faut, tout sensé que tu es. Qui va-t-on chercher au dehors si ce n'est un de ces hommes *dont l'industrie profite au public*, un devin, un *médecin des maux*, un menuisier ou un divin aède qui charme par ses accents? Voilà les mortels qu'on appelle chez soi dans toute l'étendue de la terre immense. »

« Quel est donc ce médecin? continue Daremberg. Est-ce un guérisseur de blessures, un chirurgien ou un rebouteur? Non, c'est un *médecin des maux*, un *médecin des maladies*, un de ces hommes *dont l'industrie profite au public* et qu'on reçoit volontiers dans sa maison. C'est là un texte unique, il est vrai, mais si je ne me trompe, c'est un texte dans lequel il est

difficile de ne pas reconnaître une allusion directe à la médecine interne. Ainsi, je crois avoir démontré d'abord, que si la médecine interne n'est pas mentionnée dans l'*Iliade,* il n'y a pas de raison décisive pour soutenir qu'elle n'existait pas au temps d'Homère; en second lieu, que cette médecine interne est clairement désignée dans l'*Odyssée.* Par conséquent, on ne saurait dire d'une manière absolue qu'elle est complètement absente des poèmes homériques. » Enfin Daremberg prétend que le poète place la médecine au-dessus de la chirurgie et qu'il les tient toutes deux pour contemporaines.

Nous ne voudrions pas nous permettre de prendre parti entre deux opinions aussi autorisées. Nous pencherions cependant à croire que la vérité se trouve du côté de Daremberg. Malgaigne, en effet, semble s'être beaucoup trop arrêté sur les nombreuses considérations anatomo-chirurgicales de l'*Iliade* et il a trop oublié que si Homère nous parle peu des médecins proprements dits, c'est qu'ils n'avaient rien à faire ou presque, nous l'avons déjà montré, dans un poème où il n'est question que de combats et de blessures de guerre. Les chirurgiens, aux mains légères, propres à tirer les traits des chairs, à pratiquer les incisions et à guérir toutes les blessures, étaient alors à leur place. Mais qu'auraient fait des médecins auxquels Neptune mit dans la poitrine une merveilleuse sagacité pour reconnaître les maladies cachées et pour guérir les maux incurables? Et puis, le médecin n'est pas seulement celui qui voit un malade et lui donne un remède. A ce

compte, toutes les mères, tous les empiriques pourraient être qualifiés de médecins. Non, est médecin celui qui fait de la psychologie, de la diététique, de l'étiologie. Or, il y a tout cela dans Homère, c'est de la médecine au premier chef. Voilà le point que notre thèse met en relief.

Du reste, Daremberg a bien montré que quelque part dans l'*Odyssée*, il était fait allusion aux guérisseurs de maux. Il prétend même qu'Homère a voulu nous décrire la folie lorsqu'il nous montre les compagnons d'Ulysse *changés momentanément en pourceaux par la déesse Circé*. En tous cas, il existe, au début de l'*Iliade*, une description que l'on ne peut que rattacher à la médecine interne. Apollon s'est irrité contre les Grecs parce qu'Agamemnon a couvert d'opprobre Khrysès le sacrificateur en refusant de lui rendre sa fille ; c'est alors qu'assis à l'écart, loin des nefs, il lança une flèche et un bruit terrible sortit de l'arc d'argent. *Il frappa les mulets d'abord et les chiens rapides ; mais ensuite, il perça les hommes eux-mêmes du trait qui tue.* Et sans cesse, les bûchers brûlaient, lourds de cadavres. Achille du reste reconnaît plus loin que c'est une *contagion* qui dompte les Akhaiens. Et cette contagion est peut-être la peste. Nous disons peut-être, car le peu de détails que donne le poète ne suffisent pas à caractériser cette maladie ; il est dit seulement qu'elle sévit pendant au moins dix jours et une peste qui n'aurait duré que dix jours serait vraiment bien bénigne.

Quelques auteurs ont prétendu retrouver des traces de magnétisme dans Homère ; on allègue à l'appui de cette opinion, *des caresses avec les mains qui charment les ennuis*, la baguette de Mercure, *qui dissipe ou procure le sommeil*, ou encore *la baguette* avec laquelle Minerve *dessèche la belle peau* qui couvrait les membres flexibles d'Ulysse, *dépouille sa tête* de sa blonde chevelure, *rougit ses yeux* naguère si charmants, et donne à toute sa personne *l'apparence d'un vieillard* accablé d'années. Mais nous pensons avec Daremberg qu'il s'agit ou de phénomènes naturels ou d'une puissance magique imaginaire qui n'a aucun rapport avec le magnétisme.

Un dernier fait médical reste à signaler, c'est *l'accouchement à sept mois de la noble épouse du Sthénélus ;* l'enfant, Eurysthée, naquit viable, au grand désespoir de Jupiter, à la vive satisfaction de Junon, qui, suivant le poète, avait précipité la naissance d'Eurysthée et retardé de quelques instants les couches d'Alcmène, enceinte d'Hercule. Nous retrouvons ainsi dans ce passage l'origine de l'opinion qui fixe à sept mois le premier terme de la viabilité.

CHAPITRE IV

PHYSIOLOGIE

Les notions physiologiques d'Homère ne sont ni très étendues ni très précises. Nous devons cependant les relever, car elles représentent les origines les plus reculées des théories que nous trouverons plus tard dans les écrits des philosophes et dans la collection hippocratique. Daremberg a relevé les textes les plus importants où il est question soit de la mort naturelle, soit de la mort violente, soit de la défaillance; aussi nous permettrons-nous de lui faire d'assez larges emprunts. Nous ne pensons pas, en effet, pouvoir rien ajouter à ce chapitre qu'il a si magistralement élaboré, aussi en maints endroits lui laisserons-nous la parole.

Dans les poèmes homériques, nulle part la vie n'est définie, mais en de nombreux passages, il est dit que la mort est la perte de l'âme ou de l'esprit. Homère reconnaissait donc dans l'homme et les animaux deux principes : d'un côté, *les membres* et *les viscères,* et de

l'autre un certain *souffle,* un certain *esprit* qui anime le corps. Homère, pour exprimer l'idée de perte de la vie, emploie des mots comme *exhaler le souffle,* ou *le souffle s'envola.* Dans l'*Odyssée* même, expression charmante du reste, il parle de l'*âme qui voltige comme un songe.* D'où l'on peut conclure que le poète considérait la vie comme résultant de la présence dans le corps d'un certain *air.* Ce principe de vie n'est pas très différent de la respiration elle-même, puisque Achille dit quelque part : « L'âme de l'homme ne peut ni revenir, ni être reprise, ni être ressaisie quand elle a franchi la barrière des dents. » Le souffle, la respiration, l'air sont encore pour nous les symboles mêmes de la vie.

Si, en certains endroits, Homère semble avoir donné la même signification aux mots esprit et âme, il est à remarquer cependant que c'est toujours *la psyché, l'âme,* qui descend aux enfers, qui revient, qu'on interroge, qui donne des avis, qui prophétise, qui parle; c'est par l'âme et les genoux qu'on implore; de sorte que l'âme est plus personnelle, tandis que l'esprit semble appartenir au courant général, au foyer commun de la vie. Pour Daremberg, ce qui explique qu'on a si longtemps attribué au cœur les fonctions du cerveau, c'est que les impressions retentissent dans la poitrine par les mouvements du cœur ou les sensations de l'épigastre.

Pour Homère, cet air vital est répandu dans tout l'organisme et *la vie quitte les os, abandonne les membres, est arrachée des entrailles* ou, *poussée, s'échappe à travers la blessure.* Il y a aussi l'idée d'une séparа-

tion violente entre le corps et le principe vital dans cette expression, encore usitée de nos jours : *il lui arracha la vie.*

Homère emploie très rarement des expressions comme : il mourut, ce qui serait évidemment trop brutal pour un poète. Il préfère dire : *des ténèbres couvrent les yeux, une nuit noire, une nuit ténébreuse voile les yeux, un brouillard s'étend sur la vue, des nuages sombres environnent le blessé.* Et tout cela est très bien observé. Ailleurs, il est dit qu'Iphidamas, tué par Agamemnon, dormit d'un *sommeil d'airain.* Le poète n'a pas manqué non plus de noter le *collapsus* qui suit les grandes blessures; il le désigne par deux formules qui reviennent souvent : *les membres ou les genoux fléchissent et se dérobent.*

Les signes de la mort sont très bien décrits en quelques mots dans l'observation suivante : « Sarpédon, mortellement blessé par Patrocle,, après avoir harangué son cher compagnon Glaucos, est enveloppé par la mort, fin de tout; *les narines n'aspirent plus l'air et les yeux ne voient plus la lumière;* il expire au moment où Patrocle, montant sur sa poitrine, en arrache le fer meurtrier, sans doute par suite d'une violente hémorragie ou d'un rapide épanchement. Quand la mort était confirmée, les amis ou les proches fermaient les paupières et la bouche, et l'on prenait toutes sortes de soins du cadavre, soit pour lui faire honneur, soit même pour le préserver de la corruption. C'est ainsi qu'après la mort de Patrocle, Achille « *craignant que*

les mouches pénètrent dans les blessures du brave fils de Ménoitios, *y engendrent des vers,* et, souillant ce corps où la vie est éteinte, *corrompent tout le cadavre,* sa mère Thétis *versa dans les narines de Patrocle l'ambroisie et le nectar rouge,* afin que le cadavre fût incorruptible ». Ce fut un véritable embaumement.

La défaillance, la syncope sont représentées à peu près sous les mêmes traits que la mort; et il n'y a rien en effet qui y ressemble plus : Sarpédon, blessé à la cuisse, *se trouve* mal aussitôt que le fer est arraché de la plaie; la vie semble le quitter, ses yeux s'obscurcissent, mais bientôt la respiration renaît. De même, lorsque Andromaque reconnaît le cadavre d'Hektor, elle tombe en syncope : *une nuit ténébreuse couvre ses yeux, son âme paraît s'exhaler.*

Les connaissances d'Homère en physiologie spéciale, se bornent à des notions un peu vagues sur quelques grandes fonctions. Il sait que la *trachée* est *l'organe essentiel de la voix,* que la *nourriture et que la boisson passent par le gosier, que le cœur palpite.*

Enfin Daremberg insiste sur ce passage qu'il considère comme le plus important de tous ceux qui regardent la physiologie spéciale : « *Vénus est blessée à la main et de cette blessure il s'échappe non du sang ordinaire, mais un sang immortel, ichoreux, car un tel sang est propre aux dieux bienheureux, qui ne mangent point de pain et ne boivent pas le vin noir.* » Certes, on ne saurait mieux exprimer les conditions de la nutrition et le rôle des aliments pour la formation du sang rutilant.

CHAPITRE V

THÉRAPEUTIQUE

Nous avons groupé dans ce chapitre d'abord les principaux pansements et les interventions que l'on appliquait aux guerriers grecs, puis les médicaments que l'on voit employer dans le cours de l'œuvre homérique.

En ce qui concerne les *blessures de guerre*, le traitement, très simple, et qui se pratiquait tantôt sur le champ de bataille, tantôt sous la tente, se bornait aux pratiques suivantes : extraire la flèche ou la lance quand le fer était resté dans la plaie; exprimer le sang soit avec les lèvres, soit avec les mains, voire même arrêter une hémorragie par un charme ou une incantation, comme lorsque Ulysse est blessé à la chasse par un sanglier; appliquer des médicaments propres à apaiser les noires douleurs; enfin mettre un bandage contentif.

Il existe différents procédés pour l'extraction des armes laissées dans la plaie : le débridement employé

par Patrocle pour Eurypyle; l'extraction simple et directe par l'ouverture que l'arme a produite en entrant.

Péon, le médecin des dieux, use, comme les médecins des hommes, comme les élèves de Chiron, de *médicaments adoucissants* pour traiter Pluton d'une blessure qu'un trait rapide lui avait faite à l'épaule, ou Mars, que Diomède avait atteint au flanc avec sa lance d'airain.

Parmi les substances employées pour le pansement des blessures, nous signalerons un *baume adoucissant* que Machaon versa sur la plaie de Ménélas. Patrocle pansa les blessures d'Eurypyle avec une *racine amère* qu'il broya dans ses mains. Le *baume de neuf ans* que possédait Achille était peut-être aussi un médicament, bien que ce héros l'appliquât sur les blessures de Patrocle mort comme un moyen de conservation pour empêcher la corruption de s'y mettre jusqu'à la cérémonie de la combustion.

Le soufre servait déjà de désinfectant et Ulysse l'employa pour purifier son palais après le massacre des Prétendants. A noter que, de nos jours, on y revient.

Le *toxique d'Ephire* en Thesprotie qui servait à empoisonner les flèches, était mêlé aussi aux boissons pour donner la mort; les Prétendants insinuent que Télémaque, à l'exemple de son père, poussera son voyage jusqu'à Ephire pour en rapporter les drogues homicides, les jeter dans leurs brevages et les faire périr tous à la fois. Il semble cependant qu'il n'était pas aisé de se procurer ce poison : Ulysse même n'avait pu

l'obtenir en Thesprotie; le roi Ilos le lui avait refusé par crainte des dieux, sans doute pour ne pas favoriser le crime.

Nous avons vu que la belle Hélène possédait une médecine des plus précieuses, puisque quelques gouttes de ce baume mêlées à la boisson faisaient *oublier les peines et éveillaient la réjouissance.* Elle avait rapporté cette liqueur d'Egypte où chaque médecin excelle dans son art.

Ailleurs, si Circé posséda un philtre qui changea en pourceaux les compagnons d'Ulysse, ce dernier reçut des dieux *un contrepoison* qui rendit nul l'effet du breuvage de la déesse. C'est le *moly* des dieux sur lequel nous ne possédons aucune donnée.

On peut rapprocher de ces substances *le fruit enchanteur des Lotophages.* « Ces hommes, dit Ulysse, ne méditent pas la mort de mes compagnons, mais ils leur offrent *le lotos* à manger. » Et dès qu'ils eurent mangé le doux lotos, ils ne songèrent plus ni au message, ni au retour, mais, pleins d'oubli, ils voulaient rester avec les Lotophages et manger du lotos. Kums (1) voit là un tableau rappelant celui des fumeurs d'opium.

Le vin, cette boisson au goût de tous, et qui procure un état de bien-être et de gaieté, intervenait à peu près comme maintenant dans les diverses circonstances de la vie, tristes ou heureuses. Quand Nestor a reconduit dans sa tente Machaon, blessé à l'épaule par une flèche de Pâris, il l'engage à boire en attendant qu'on ait

(1) Kums. — Les choses médicales dans Homère, 1889.

préparé un bain chaud et lavé la poussière et le sang qui le souillent.

Quand Hektor revient du combat, sa mère l'engage à boire une large rasade de vin : le vin ranime la force d'un guerrier épuisé de fatigue, dit-elle, et toi tu t'es fatigué en défendant tes compagnons. — Ne m'apporte pas ce vin réjouissant, répond le héros, de peur que tu ne m'énerves et que je n'oublie ma valeur et ma force.

Nous verrons même plus loin que, dépassant le but, on prenait du vin des doses trop fortes qui conduisaient à l'ébriété.

Dans l'*Odyssée*, Homère parle encore du Népenthès, ce baume qui donne l'oubli des maux. Lorsque Ménélas reçut Télémaque dans sa demeure, Hélène leur versa de ce Népenthès, et, contrairement à ce que pense Kums, nous croyons que ce serait plutôt là le véritable opium.

En terminant ce chapitre, signalons enfin quelques préceptes relevés dans l'*Iliade* et qui semblent se rapprocher beaucoup de nos règles d'hygiène actuelles. D'abord, après la fameuse épidémie qui, pendant dix jours, dévasta le camp des Grecs, Agamemnon ordonna de pousser vers la mer tous les détritus contaminés. On ne fait pas mieux de nos jours!

D'autre part, les Grecs pratiquaient en grand *l'incinération* sur les champs de bataille, pensant que c'était là un moyen des plus pratiques pour se débarrasser des cadavres, sans qu'il subsiste des dangers de contamination. Homère même avait déjà été frappé de la difficulté de la combustion des cadavres; il nous représente en effet Achille implorant Zéphyre et Borée d'ex-

citer la flamme pour que le corps de Patrocle soit promptement consumé.

Ailleurs, c'est Ulysse et Diomède, revenant du camp des Troiens où ils ont mis à mal quelques guerriers, qui « *entrent dans la mer pour enlever leur sueur* et laver leurs jambes, leurs cuisses et leurs épaules. Et après que l'eau de la mer eut enlevé leur sueur, et qu'ils se furent ranimés, ils *entrèrent dans des baignoires polies et se parfumèrent d'une huile épaisse.* » Quelles utiles précautions pour entretenir la vigueur et l'énergie !

CHAPITRE VI

PSYCHOLOGIE

On peut s'étonner, à première vue, que dans Homère il n'existe aucune donnée sur la psychiâtrie. Ce fait s'explique aisément si l'on songe que le poète a surtout voulu nous montrer des héros. Nous savons bien que, pour certains auteurs, les héros sont des demi-fous; nous ne croyons pas cependant que telle fut l'intention d'Homère dans ses descriptions. Il s'est plutôt attaché à faire ressortir leurs vertus et leurs défauts et surtout, observateur d'une psychologie très affinée, il n'a pas manqué de relever les différents sentiments auxquels obéissent les hommes dans leurs moindres actions.

Nous verrons même que les dieux n'ont pas échappé à la règle commune. Du reste, s'ils n'avaient pas l'immortalité pour les distinguer des pauvres humains, nous nous demandons en quoi ils leur seraient tellement supérieurs, puisque, tout comme eux, ils ne sont

pas à l'abri des flèches, puisque, tout comme eux, ils doivent subir le joug des passions et de la sensibilité.

La psychologie relève de la psychopathie, c'est pourquoi aux considérations purement médicales sur Homère, nous avons cru devoir ajouter un chapitre de Psychologie.

La Colère. — Homère nous en fait une description des plus vraies en nous montrant Achille aux prises avec Agamemnon. Agamemnon a couvert d'opprobre le sacrificateur d'Apollon, Khrysès, car il n'a point délivré sa fille dont il a refusé le prix d'affranchissement. Et c'est pour cela que l'Archer Apollon accable l'armée de maux (la peste, comme nous l'avons vu). Et Kalkhas déclare que ces maux continueront tant que la jeune fille n'aura pas été rendue à son père bien-aimé. Agamemnon, furieux, voit *une noire colère emplir sa poitrine et ses yeux étaient pareils à des feux flambants* (quelle belle description !). Il préfère néanmoins le salut des peuples à leur destruction et il ordonne de préparer un prix afin que, seul d'entre tous les citoyens, il ne soit point dépouillé : « Cela ne conviendrait point, dit-il, car vous le voyez, ma part m'est retirée. »

C'est à ce moment qu'éclate la querelle d'Agamemnon et d'Achille. Achille n'admet point que l'on dépouille ses compagnons, lesquels, en somme, sont partis en guerre, sans y avoir un intérêt direct. C'est alors qu'Agamemnon le menace de lui ravir Breiseis aux belles joues : « La fureur d'Achille fut alors telle qu'il

délibéra, si prenant l'épée aiguë sur sa cuisse, il écarterait la foule et tuerait l'Altréide. » Colère si violente donc qu'elle pourrait aller jusqu'au meurtre. Heureusement Pallas Athéné, la raison même, veillait, et les actes font place à des imprécations véhémentes, lesquelles du reste n'arrivent pas à convaincre Agamemnon. La colère d'Achille se poursuit donc et va se terminer par une crise de larmes dans le sein de sa mère Thétis.

D'ailleurs, si Agamemnon ne veut pas céder, c'est parce qu'il est plein d'orgueil : « *Je suis plus puissant que toi,* dit-il à Achille, *et veux que chacun redoute de se dire mon égal.* » Et c'est ainsi que dans Homère nous voyons l'ORGUEIL personnifié par Agamemnon. Cet Agamemnon est en effet un être très suffisant et il ne le montre pas seulement vis-à-vis d'Achille, mais aussi lorsqu'il adresse d'amers reproches au vaillant Ulysse, à cause de son inaction. Ce qui lui vaut du reste cette réponse énergique : « Comment oses-tu dire que nous hésitons devant le combat? Lorsque nous pousserons le rude Arès contre les Troiens dompteurs de chevaux, tu verras, si tu le veux, *et si cela te plaît,* le père bien-aimé de Télémakhos au milieu des Troiens dompteurs de chevaux. Mais tu as dit une parole vaine. » Aussitôt l'Atréide sourit et se rétracte.

Cet orgueil tombera vite devant les malheurs des Akhaiens et, sentiment des plus humains, Agamemnon, répondant aux reproches du sage Nestor, se rappellera ses injustices et ne niera point qu'il a commis une offense. Ah ! combien, à ce moment-là, il voudrait pou-

voir ramener Achille au combat; mais celui-ci, se renfermant dans une dignité quelque peu orgueilleuse elle aussi, ne sortira de sa solitude qu'après la mort de Patrocle. C'est alors que toute la rancune d'Agamemnon et d'Achille va s'évanouir, c'est ce que nous montrent ces paroles du Péléide : « Atréide, n'eut-il pas mieux valu nous entendre, quand, pleins de colère, nous avons consumé notre cœur pour cette jeune femme... Aujourd'hui, je dépose ma colère. Il ne convient pas que je sois toujours irrité. » Comme Homère connaissait bien le cœur des hommes !

Homère nous a montré encore quelle AUTORITÉ facile acquièrent les véritables héros sur les masses. C'est ainsi qu'après avoir écouté la phraséologie oiseuse du démocrate Thersitès, les Akhaiens ne tardent pas à l'abandonner dans sa fuite pour se ranger aux sages conseils du vaillant Ulysse. C'est le prestige d'un Richelieu, d'un Napoléon, c'est le *prestige* de certains hommes qui, dès leur entrée dans une assemblée, rallient tous les suffrages, c'est ce quelque chose qu'on ne connaît pas, ce *quid divinum* qu'Homère a bien vu. Ceci nous montre combien le poète avait déjà compris le besoin qu'ont les hommes d'être gouvernés et de sentir au-dessus d'eux une autorité supérieure. C'est ce qui nous explique comment Agamemnon, Hektor, Nestor (grâce à son expérience) dirigent les guerriers. Ce prestige des chefs sur les foules se retrouve encore lorsque Achille fait sa rentrée parmi les Akhaiens. Et lorsque Homère nous le montre la tête entourée d'une nuée d'or sur laquelle la déesse Athéné alluma une

flamme resplendissante, on conçoit qu'il ait voulu faire voir par là comment l'esprit des Akhaiens se représentait leur chef Achille, comme un dieu. « Et les Akhaiens *furent pleins de confiance et d'orgueil parce qu'Akhilleus avait reparu* et la terreur rompit les genoux des Troiens. »

Le Courage. — Homère ayant chanté des guerriers et des héros, on comprend quelle place importante il a réservé au courage dans l'*Iliade*. Il l'a personnifié en la déesse Pallas Athéné (1) aux yeux clairs et partout où elle a paru, c'est un acte de vaillance qui se déroula. Et le courage n'est pas seulement cette force aveugle qui pousse l'homme à tuer et à exposer sa vie, c'est encore une vertu qui est faite d'empire sur soi-même, de raison, et c'est pourquoi Pallas, la grande déesse aux yeux clairs, représente le courage. Chaque guerrier qu'elle voulut protéger fut un brave et succomba rarement sous les coups des ennemis. Homère, dans un hymne à Aphrodite, nous a montré du reste combien le véritable courage est absolu et ne cède devant rien. Aphrodite, la déesse de l'amour, n'a jamais pu fléchir l'âme d'Athéné, car les travaux d'Aphrodite d'or ne lui plaisent pas; mais ce sont les guerres qui lui plaisent, et le travail d'Arès, et les combats et les mêlées et aussi les illustres ouvrages. La première, elle enseigna aux hommes terrestres ouvriers à faire des chars de combat et des chariots ornés d'airain; et elle enseigna

(1) Minerve.

aux jeunes vierges dans leurs demeures, à faire d'illustres ouvrages et elle inspira leur esprit.

Ailleurs, dans l'*Iliade,* le poète nous la montre indépendante; elle ne veut pas obéir à son père Zeus ayant cédé aux désirs de Thétis qui a embrassé ses genoux et lui a caressé la barbe, le suppliant d'honorer Akhilleus, le destructeur de citadelles.

C'est donc elle qui personnifie le courage et dans toute l'*Iliade,* nous la voyons parcourir ardemment l'armée des Akhaiens, poussant chacun en avant, lui mettant la force et le courage au cœur, afin qu'il guerroyât et combattit sans relâche. Ailleurs, elle protège Tydeus et, partant, celui-ci provoque aux luttes les nombreux Kadmeionès et les vainct aisément. Plus loin, elle donne la force et l'audace au Tydéide Diomède, afin qu'il s'illustrât entre tous les Argiens et remportât une grande gloire. Et elle fit jaillir de son casque et de son bouclier un feu inextinguible, semblable à l'étoile de l'automne qui éclate et resplendit hors de l'Okéanos. Tel ce feu jaillissait de sa tête et de ses épaules. Et elle le poussa dans la mêlée où tous se ruaient tumultueusement. Et par la suite, elle écoutera les suppliques de ce même Diomède dont elle rendra tous les membres et les pieds et les mains plus légers, en lui disant ces paroles ailées : « Reprends courage, ô Diomède, et combats contre les Troiens, car j'ai mis dans ta poitrine l'*intrépide vigueur*..... » C'est sur son ordre, du reste, que Diomède combattra plus tard, même les dieux, Aphrodite et Apollon. Et certes, à cette

époque, ce n'était pas manquer de courage que de s'attaquer aux Immortels.

Agamemnon prétend même que *ce sont les plus braves qui échappent en plus grand nombre à la mort.*

Ce n'est pas seulement chez les Akhaiens que nous trouvons de la bravoure. Le Troien Hektor n'en manque pas et c'est même son courage qui le perdra, telle est du moins l'opinion de son épouse Andromaque.

Enfin, dans l'*Odyssée,* nous retrouvons encore la déesse Athéné pourvoyeuse de force et d'énergie. Elle se tiendra toujours aux côtés de Télémaque, en la personne de Mentor, pour le guider, l'empêcher de faiblir. Se transportant du reste très facilement de l'un vers l'autre, elle volera de Télémaque à Ulysse qu'elle ne quittera plus jusqu'à ce qu'il ait exterminé les prétendants.

Mais, opposant aux courageux protégés de Pallas Athéné, le Priamide Pâris, Homère nous a fait également un tableau de la LACHETÉ. C'est un disciple d'Aphrodite et d'Apollon, il est vrai, c'est un amoureux au sens le plus large du mot, amolli par le commerce des femmes, qui recule même devant ses responsabilités. Lorsqu'en effet Troiens et Danaens, précurseurs de nos humanitaristes actuels, proposent de terminer l'effroyable guerre par un combat singulier entre Pâris et Ménélas, lesquels sont en somme les deux fauteurs de désordres, Ménélas se bat avec vaillance, mais Pâris ne veut pas soutenir le choc et, enveloppé d'une nuée par Aphrodite, il préfère rentrer dans

Troie pour se livrer, dans les bras d'Hélène, aux voluptueux plaisirs.

Homère en a donc profité pour décrire un caractère d'amoureux, car l'AMOUR tient sa place dans les Rapsodies. N'est-ce pas l'Amour, ce grand directeur d'hommes, qui fut une des causes de la guerre de Troie? Elle éclata en effet après le rapt d'Hélène par Pâris. Nous disons une des causes. Homère, en effet, parle en poète et il est bien obligé d'invoquer l'amour, mais en réalité c'est le besoin économique qui poussa les Troiens et les Akhaiens les uns contre les autres. Il n'y a qu'à regarder une carte de la Troade et nous voyons Troie en face de Constantinople. Et la politique européenne ne se fait-elle pas toujours autour de Constantinople? L'axe du vieux monde n'a pas changé et la guerre de Troie n'a jamais cessé. N'est-ce pas encore l'amour qui amène la discorde entre Agamemnon et Achille, ce dernier s'étant vu ravir Bryseis, la femme qu'il aimait, par l'Altréide? Les dieux eux-mêmes ne sont pas à l'abri des flèches et nous avons même pu constater qu'ils obéissaient à leurs sentiments amoureux sans plus de retenue que les simples mortels.

Zeus voudrait bien ne pas laisser détruire Troie, mais il adore son épouse Héré (1) et cède à son caprice en lui permettant de protéger l'armée des Danaens. Malgré cela, il a des remords et au début, la victoire ne passe pas immédiatement du côté des Danaens.

Ce que voyant, Junon n'hésite pas à employer la ruse

(1) Junon.

et la perfidie pour entraîner Jupiter dans un guet-apens amoureux. Elle se fait désirable, sait même résister comme il le faut pour aiguiser plus sûrement la passion de son époux et finalement elle lui cède. Et pendant que dort tranquille le père Zeus sur le haut Gargaros, *dompté par le sommeil et par l'amour,* en tenant l'épouse dans ses bras, Poseidaôn vient en aide aux Akhaiens. En somme Hérè n'aurait rien à envier à nos grandes coquettes.

Signalons encore la charmante aventure d'Arès et d'Aphrodite. L'époux de cette dernière, Héphaistos (1) les prend au piège, au sens propre du mot, puisque au moment voulu il les enveloppe tous les deux dans ses filets, si bien qu'ils ne peuvent plus remuer ni bras ni jambes. Il ne manque pas du reste d'appeler les autres dieux à jouir du spectacle, ce qui provoque, parmi eux, un rire inextinguible. Détail charmant, les déesses, par pudeur, étaient restées dans leurs demeures.

Nous ne ferons que mentionner en passant l'opinion du Dr Otto Korner (2), laquelle nous paraît au moins exagérée. Cet auteur en effet voit dans cette délicieuse équipée des deux amoureux un cas de *penis captivus* (???).

A propos de *pudeur,* nous ne pouvons passer sous silence la délicatesse dont fait preuve Ulysse devant Nausicaa et ses servantes : « Eloignez-vous un peu, leur dit-il, afin que je lave l'écume de mes épaules et que je

(1) Vulcain.
(2) O. Korner. — Wesen und wert der homerischen Heilkunde. Wiesbaden 1904.

me parfume d'huile, car il y a longtemps que mon corps manque d'onction. Je ne me laverai point devant vous, *car je crains, par respect, de me montrer nu au milieu de jeunes filles aux beaux cheveux.* »

Enfin, comme elle est charmante aussi l'aventure amoureuse d'Ulysse chez Calypso. Mais Ulysse a des principes de fidélité conjugale et résiste aux charmes tentants de la déesse.

L'amour de celle-ci, du reste, n'est pas fait que d'égoïsme, puisque, malgré tout son pouvoir, elle consent à laisser partir Ulysse qui veut rejoindre sa patrie.

A côté des guerriers courageux et braves, Homère nous a montré ceux qui sont pusillanimes et, par là, il a touché à la psychologie de LA PEUR. Et pouvait-il mieux comparer les Argiens, glacés de peur devant les Troiens, qu'*à des biches,* lesquelles, après avoir couru à travers la vaste plaine, s'arrêtent épuisées et *n'ayant plus de force au cœur.* Aussi Agamemnon, lorsqu'il range son armée en bataille, va-t-il placer les lâches au milieu, afin que chacun d'eux combattît forcément. Ainsi faisaient les vieux grenadiers avec les Marie-Louise.

Hektor lui-même, le grand Hektor et ses frères se voient reprocher par Sarpédon *de trembler devant l'ennemi comme des chiens devant le lion.* Il est vrai que, s'étant ressaisi, le Priamide se jette dans la mêlée et alors sa seule présence *jette la terreur* parmi les Danaens.

Et n'est-ce pas un gentil tableau de la peur chez les enfants que nous peint Homère lorsqu'il nous montre

le petit Astyanax se rejetant en arrière dans le sein de sa nourrice à la belle ceinture, épouvanté à l'aspect d'Hektor, son père bien-aimé, et de l'airain et de la queue de cheval qui s'agitait terriblement sur le cône de son casque. En père dévoué, du reste, Hektor ôta son casque et le déposa resplendissant sur la terre pour pouvoir embrasser son fils.

Les Grecs semblent avoir eu une crainte terrible du tonnerre. Il est vrai qu'ils le considéraient comme un signe de Zeus. Toujours est-il que lorsqu'ils l'entendaient, ils étaient saisis d'une *pâle crainte* et ils répandaient le vin hors des coupes et aucun n'osait boire avant de faire des libations au très puissant Krônion. Ces libations, du reste, ne calmaient pas Jupiter : « Il étendit ses balances d'or et le jour fatal des Akhaiens s'inclina; et la destinée des Akhaiens toucha la terre nourricière, et celle des Troiens monta vers le large Ouranos. Et il roula le tonnerre immense sur l'Ida, et il lança l'ardent éclair au milieu du peuple guerrier des Akhaiens; et, l'ayant vu, *ils restèrent stupéfaits et pâles de terreur.* »

Enfin Homère a très bien observé les effets physiques de la peur lorsqu'il nous montre le vieux Priam *tremblant dans tous ses membres* à l'approche d'Iris, la messagère de Zeus.

L'Amitié. — C'est un de ces sentiments qu'Homère a placé le plus haut dans son poème et il a décrit avec une large envergure l'amitié d'Achille et de Patrocle, amitié à toutes épreuves, amitié de tous les instants, même des plus sombres, et qui ne s'éteindra qu'avec la

mort. Alors elle sera remplacée par la fidélité au souvenir, logique continuation des amitiés durables.

Achille et Patrocle s'estimaient bien longtemps avant la guerre de Troie, aussi partent-ils ensemble à l'heure du danger; ils combattent côte à côte, partagent la même tente, les mêmes jeux, les mêmes joies et les mêmes peines. Aussi, lorsque, insulté par Agamemnon, Achille va se retirer loin de la bataille, son fidèle Patrocle lui reste. Il faudra de graves circonstances pour que tous les deux sortent de leur inertie. Et encore seul Patrocle va revenir au combat, mais Achille et lui forment si bien un seul dieu en deux personnes que, revêtu des armes de son compagnon, Patrocle est pris pour Achille par toute l'armée des Akhaiens qu'il entraîne derrière lui. Malheureusement, il dut payer de sa vie sa témérité et sa mort donna à Homère l'occasion de nous montrer quelle douleur vive et persistante peuvent éprouver des amis devant la fatale séparation. Achille a une nouvelle crise de fureur lorsqu'on lui ramène le cadavre de Patrocle, crise violente à laquelle fera suite la dépression avec insomnie et aboulie : il lui faudra l'idée bien nette de venger son ami pour qu'il réclame de nouvelles armes à sa mère Thétis, qu'il se lance à nouveau dans la mêlée et conduise son armée à la victoire, après avoir tué Hektor.

Ses souffrances néanmoins ne seront pas terminées et son désir de vengeance sera encore inassouvi. Il lui faudra bien des fois encore attacher le cadavre d'Hektor à son char et le traîner autour du bûcher sur lequel repose Patrocle.

A cette grande affection d'Achille pour Patrocle, il faut joindre un autre sentiment qui fut tout à l'honneur du héros, nous voulons dire LA PITIÉ. Le vieux Priam, en effet, ne voulait point laisser sans sépulture le corps de son fils Hektor tué par Achille. Poussé par les dieux, il se rendit donc seul sous la tente du Péléide pour lui réclamer le cadavre tant désiré. Achille est d'abord étonné de l'audace du vieillard : « Ton cœur est de fer, lui dit-il, mais prends ce siège, et, bien qu'affligé, laissons nos douleurs s'apaiser, car le deuil ne nous rend rien. »

A la requête de Priam, son premier mouvement est un mouvement de colère, mais il ne tarde pas à se laisser toucher par la douleur de son ennemi et, grand et magnanime, il ordonne à ses serviteurs de déposer le corps d'Hektor dans le char de Priam. Ce trait de magnanimité est vraiment superbe et montre combien Homère avait observé que, bien souvent, les abords rudes d'un guerrier cachent de hautes qualités du cœur. Cette pitié dont fait preuve Achille est d'autant plus belle qu'elle s'oppose directement à cette réponse d'Agamemnon à Ménélas, lequel voulait épargner Adrestos : « O lâche Ménélas, pourquoi prendre ainsi pitié des hommes? Certes, les Troiens ont accompli d'excellentes actions dans ta demeure! Que nul n'évite une fin terrible et n'échappe de nos mains! Pas même l'enfant dans le sein de sa mère! Qu'ils meurent tous avec Ilios, sans sépulture et sans mémoire! » Cette psychologie d'Agamemnon demandait à être adoucie quel-

que peu et nous sommes heureux de relever, par opposition, la grandeur d'âme d'Achille.

Si Homère avait vu que les hommes étaient capables d'une amitié durable et fidèle même dans le souvenir, il avait vu aussi que les femmes n'étaient pas insensibles aux amours extraconjugales. Nous pouvons même opposer, à ce sujet, la vertu de Pénélope qui résiste aux Prétendants pendant de longues années, à la légèreté de Clytemnestre, épouse d'Agamemnon, maîtresse d'Aigisthos, et cause du meurtre du premier par le second. Nous avons vu d'ailleurs que chez les dieux aussi fleurissait l'adultère et avons relevé la délicieuse aventure d'Arès et d'Aphrodite. Il est vrai que l'époux d'Aphrodite, Héphaistos, était boiteux des deux pieds : « Mais si je suis laid, s'écrie-t-il, je n'en suis pas cause, mais la faute en est à mon père et à ma mère qui n'auraient pas dû m'engendrer. » Ici intervient l'Hérédité; nous ne faisons que signaler le fait en passant.

Comme cette psychologie, quoique vieille de bien des siècles, est encore toute neuve!

Les Larmes, croyons-nous, appartiennent bien aux choses médicales. Ulysse, à la fin d'un repas, supplie Pénélope de ne pas l'interroger sur ses malheurs : « Si je vous les raconte, dit-il, je vais pleurer. » Agamemnon verse des larmes abondantes à l'assemblée des Grecs, en présence des maux que sa conduite envers Achille a attirés sur l'armée. Et les héros répandent naturellement des larmes quand ils sont affectés, ils ne s'en cachent pas, sinon quand ils ne veulent pas attrister

l'assemblée ou interrompre une cérémonie, ou ne pas se découvrir, comme Ulysse, lorsqu'il tient les yeux fixés à terre pour ne pas trahir son émotion en présence de Pénélope.

Ce même héros, chez Alcinoos, entendant le chantre Démodocos célébrer les exploits des Grecs devant Troie, est troublé jusqu'aux larmes et se cache la tête dans son manteau.

A la charmante soirée chez Ménélas, où le fils de Nestor, Pisistrate, avait présenté Télémaque pour apprendre des nouvelles d'Ulysse, les sentiments si chaleureux d'affection et de reconnaissance du généreux roi de Lacédémone arrachent des larmes à tout le monde. Pisistrate, qui, en introduisant Télémaque, est la cause involontaire de cette tristesse, fait observer avec une délicatesse exquise que les gémissements ne conviennent pas aux repas du soir, parce qu'ils troublent le sommeil de la nuit, et il donne un autre tour à la conversation.

Le Rire est également très en honneur parmi les dieux et les héros d'Homère. Ils sont pris quelquefois d'un rire inextinguible et, dans leur simplicité, il ne leur fallait pas des sujets bien extraordinaires pour le provoquer. Nous avons vu quelle hilarité provoqua parmi les dieux le bon tour joué par Héphaistos aux amoureux Arès et Aphrodite. Même hilarité quand, aux jeux sur la tombe de Patrocle, Ajax à la course glisse en tombant sur du fumier et perd le prix.

Mais le rire n'est pas toujours l'expression de la

franche gaieté. Il sert quelquefois à cacher un sentiment contraire et donne à la physionomie quelque chose de faux qui trahit une amertume physique ou morale. Homère signale un de ces faux rires chez les Prétendants, quand, au milieu des joies d'un festin, ils semblent pressentir que quelque chose de funeste se prépare pour eux. Ils rient aux éclats, leurs yeux se remplissent de larmes et leur aspect est étrange : « Ils rient avec des mâchoires étrangères. »

Le Sommeil et les Songes. — Homère savait bien que le sommeil est un de ces besoins physiologiques auxquels les hommes ne peuvent pas résister; les dieux eux-mêmes sont domptés par le doux sommeil et la prudente Pénélope, malgré tout le désir qu'elle aurait de garder auprès d'elle le vieux mendiant sous lequel se cache Ulysse, l'engage cependant à dormir, car les hommes ne peuvent rester sans sommeil, et les Immortels, sur la terre féconde, ont fait la part de toutes choses aux mortels.

Mais si le sommeil est un besoin irrésistible, il est souvent troublé par les soucis de toutes sortes qui nous accablent, pauvres humains. Agamemnon même, dormant profondément à la veille d'une grande bataille, se fait rappeler à la réalité par Zeus, car « *il ne faut pas qu'un homme sage à qui les peuples ont été confiés, et qui a tant de soucis dans l'esprit, dorme toute la nuit.* » Aussi, plus tard, lorsque la défaite se sera abattue sur l'armée des Panakhaiens, tandis que les chefs dormiront auprès des nefs, le doux sommeil ne saisira

point l'Atréide Agamemnon, prince des peuples, car il roulera beaucoup de pensées dans son esprit.

Aussi, après la mort de Patrocle, après que les peuples se sont dispersés afin de jouir du doux sommeil, Achille pleure, se souvenant de son cher compagnon, et le sommeil qui dompte tout ne le saisit pas. « *Et il se tourne çà et là, regrettant la force de Patroklos et son cœur héroïque.* » Qui de nous n'a été en proie à une telle insomnie?

Et le vieux Priam étant rentré en possession du corps de son cher fils, voit revenir la quiétude et demande à se coucher promptement afin de jouir du doux sommeil. « *Car mes yeux ne se sont point fermés sous mes paupières depuis que mon fils a rendu l'âme sous tes mains,* dit-il à Achille. Je n'ai fait que me lamenter et subir des douleurs infinies, prosterné sur le fumier, dans l'enceinte de ma cour. Et je n'ai pris quelque nourriture, et je n'ai bu de vin qu'ici. Auparavant je n'avais rien mangé. » Le poète ne pouvait certes nous donner un tableau plus exact des effets de la douleur morale!

En revanche, si le sommeil est nécessaire, *beaucoup de sommeil fait du mal,* c'est du moins ce que prétend le vieil Eumée lorsqu'il va raconter sa vie à Ulysse, lequel, du reste, ne s'est pas encore fait connaître.

Un poète comme Homère ne pouvait pas aborder la question du sommeil, sans y joindre naturellement celle des songes. Aussi en relève-t-on un certain nombre dans ses poèmes. En général, ce ne sont pas des songes roses; certains même sont assez sinistres, tel celui qu'a Rhésos

la nuit où il est massacré par Ulysse. Le plus souvent, les dieux envoient des songes aux hommes pour les avertir ou leur donner un ordre. C'est ce qui se passe lorsque Zeus envoie à Agamemnon le songe pour lui ordonner d'armer la foule des Akhaiens chevelus, car le moment est venu de s'emparer de la ville aux larges rues des Troiens.

Tel encore le songe qu'Athéné envoya à Nausikaa pour lui suggérer l'idée d'aller laver ses vêtements au fleuve. Là, elle trouvera Ulysse, le protégé de la déesse, et elle le ramènera au palais de son père.

Signalons encore l'angoisse de Pénélope après le départ de Télémaque, angoisse vite calmée par ces paroles d'Athéné qu'elle entend en songe : « Tu dors, Penelopeia, affligée dans ton cher cœur; mais les dieux qui vivent toujours ne veulent pas que tu pleures, ni que tu sois triste, car ton fils reviendra n'ayant jamais offensé les dieux. »

Les Repas. — Autre grand besoin physiologique, le besoin de manger, qu'Homère ne manque pas de citer maintes fois dans son œuvre. Et à ce sujet même, nous trouvons dans l'*Iliade* une assez longue leçon d'Ulysse à Agamemnon et à Achille. Nous ne croyons pas devoir la passer sous silence, aussi nous en citerons les points principaux :

« Bien que tu sois brave, ô Akhilleus semblable à un Dieu, ne pousse point vers Ilios, contre les Troiens, les fils des Akhaiens *qui n'ont point mangé;* car la mêlée sera longue..... Ordonne que les Akhaiens se

nourrissent de pain et de vin dans les nefs rapides, *cela seul donne la force et le courage.* Un guerrier ne peut, sans manger, combattre tout un jour, jusqu'à la chute de Hélios. Quelle que soit son ardeur, ses membres sont lourds, *la soif et la faim le tourmentent,* et ses genoux sont rompus. Mais celui qui a bu et mangé combat tout un jour contre l'ennemi, plein de courage, et ses membres ne sont las que lorsque tous se retirent de la mêlée. Renvoie l'armée et ordonne-lui de préparer le repas..... *Le combat accable bientôt des hommes qui ont faim.....* Ce n'est point par leur ventre vide que les Akhaiens doivent pleurer les morts et ceux que la guerre haïssable a épargnés, qu'ils mangent et boivent, afin que, vêtus de l'airain indompté, ils puissent mieux combattre l'ennemi, et sans relâche. »

D'autre part, Homère savait bien quelle influence peuvent avoir les festins sur l'esprit des hommes. C'est pourquoi lorsqu'ils ne se battaient pas, les Akhaiens tuaient des bœufs sous les tentes, et ils prenaient leurs repas. Et plusieurs nefs avaient apporté de Lemnos le vin qu'avait envoyé le Iésonide Eunéos, que Hypsipilé avait conçu du prince des peuples Iésôn. Et le Iésonide avait donné aux Atréides mille mesures de vin. Et les Akhaiens chevelus leur achetaient ce vin, ceux-ci avec de l'airain, ceux-là avec du fer brillant; les uns avec des peaux de bœufs, les autres avec les bœufs eux-mêmes, et d'autres avec leurs esclaves. Et tous enfin préparaient l'excellent repas. *Et pendant toute la nuit, les Akhaiens chevelus mangeaient;* et les Troiens aussi et les Alliés mangeaient dans la ville. » Il est certain

qu'après de pareils repas, le moral des guerriers devait être tout autre que lorsqu'ils étaient à jeun.

Ailleurs, on donne un festin pour obtenir de ses hôtes ce qu'ils n'accorderaient pas aussi facilement dans d'autres circonstances. C'est ainsi qu'après les premières victoires des Troiens, les Akhaiens, déçus et désespérés, veulent fuir. Le vieux Nestor conseille alors à Agamemnon d'offrir aux chefs *un repas à la faveur duquel il les engagera à rester et à combattre.* C'est un conseil très diplomatique, c'est un moyen qui réussit bien souvent!

A côté du repas, besoin physiologique, à côté du repas qui doit influencer le moral des hommes, il existe dans Homère le repas que, selon toutes les lois de l'hospitalité, on offrait à ceux qui vous venaient visiter. A ce sujet il faut remarquer combien *ces lois de l'hospitalité* étaient observées chez les Grecs, même au milieu du combat. Diomédès et Glaukos, se trouvant en présence et prêts à s'entre-tuer, ne s'arrêtent-ils pas de combattre parce que Glaukos est *l'ancien hôte paternel de Diomédès?*

Achille, malgré sa rancune, offre un festin aux envoyés d'Agamemnon. Ailleurs, il honore par un repas la présence du vieux Priam sous sa tente.

Télémaque, recevant Pallas Athéné dans sa demeure, lui fait les honneurs de la table.

Ce sont encore des *festins de joie.* Par exemple, lorsque Khrysès est ramenée à son père, celui-ci offrit un repas où nul ne se plaignit, dans son âme, de l'inégalité des parts. Après le combat singulier d'Hektor et

d'Aias, les Akhaiens conduisirent au divin Agamemnon Aias joyeux de sa victoire, et Agamemnon offrit également un repas où aucun ne put se plaindre, en son âme, de manquer d'une part égale, *mais il honora Aias du dos entier.*

Repas aussi somptueux lorsque Télémaque, à la recherche de son père, visite Nestor et Ménélas, ou lorsque Ulysse débarque chez Alkinoos. Celui-ci réunit même en son honneur les princes et les chefs Phaiakiens, tout comme lorsqu'il reçoit un souverain, un chef d'Etat convoque à sa table tous les hauts dignitaires. Il n'y a décidément rien de bien nouveau sous le soleil et si Homère a compris l'influence du moral sur les digestions (le vieux Priam reste trois jours sans manger après la mort de son fils), il a aussi très bien vu l'influence des repas sur le moral des individus, voire même le sort des nations.

En 1815, au Congrès de Vienne, n'est-ce pas l'habileté du cuisinier de Talleyrand qui permit à la France de faire bonne figure?

Au reste, manger fut toujours une des grandes préoccupations du genre humain et le terme le plus abstrait de notre langue, le verbe *être,* vient du latin *esse* qui ne signifiait pas autre chose que manger. Pantagruel s'écrie : « Tout pour la tripe! » Perse, dans les prologues de ses satires, s'exprime ainsi : « *Magister artis ingeniique largitor venter.* » Le neveu de Rameau réduit à la mastication tous les prodiges de valeur, et ce qu'on faisait de grand dans le monde n'avait d'autre but que de placer quelque chose sous la dent.

C'est pourquoi, comme dans tous les poèmes, les héros d'Homère sont de gros mangeurs, parce que bien manger engendre une grande force et un grand équilibre des facultés : Achille dépèce et apprête trois gigots de mouton. Le pasteur Eumée accueillant Ulysse tue un porc entier de cinq ans. Dans un banquet chez les Pyliens, le poète fait servir 9 bœufs, sur chaque table de 50 convives, soit un bœuf pour 6 personnes.

Ailleurs, Homère célèbre le gras fleuri du dos de porc et nous décrit la préparation d'une sorte de boudin : « Voilà, dit Antinoüs, tripes et boyaux de chèvre, remplissons-les de sang et de graisse et faisons-en le prix du vainqueur. »

Homère n'oublie même pas les cuisiniers quand il parle des écuyers habiles à donner des fêtes et à dresser des repas.

Enfin il est à se demander si le poète n'a pas effleuré la question de la DIÉTÉTIQUE. Nous n'en voulons comme preuves que les exemples suivants. Il considère comme barbares ceux qui boivent le lait pur, il les appelle galactophages ou hippomulges. Et si on ne buvait pas le lait à cette époque, et si on n'en boit pas davantage actuellement dans certaines peuplades sauvages, c'est parce que le lait était considéré comme impur, on préférait le manger caillé, en fromages dont il est fait maintes allusions dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*.

Le sel est considéré par Homère comme tellement indispensable qu'il n'hésite pas à le qualifier de divin et traite de sauvages ceux qui ne le mêlent pas à leurs aliments.

Dans l'*Odyssée*, il nous parle de la fine fleur de farine, nourriture meilleure que le pain mélangé au son.

Nous ne ferons que rappeler ce qu'il pense du vin, vin dont il vante les crus spéciaux, Smyrne et Maronée, assez forts pour porter vingt fois leur volume d'eau. Remarquons cependant qu'Homère ne parle de vin pur que pour faire des libations aux dieux; ailleurs, les esclaves mêlent préalablement l'eau et le vin dans de grands cratères. Galien n'a-t-il pas dit que ceux qui veulent se bien porter doivent n'user que de vin mouillé.

Signalons enfin la précaution que prenaient les serviteurs de laver les tables à grande eau avec une éponge, et ce soin qu'avaient les héros d'Homère de se laver une première fois les mains avant le repas et une seconde fois après avoir touché les viandes.

De cette influence des repas chez les Grecs, nous devons rapprocher une vertu et un vice qu'Homère nous a fort bien dépeints. Il s'agit de la TEMPÉRANCE et de l'IVRESSE. Si Idoméneus, en effet, est un sobre puisqu'aux festins sa coupe reste toujours pleine, il n'en va plus de même du Cyclope et de ce pauvre Elpénor qui eurent du reste une bien malencontreuse idée en se laissant griser.

Ulysse et ses compagnons ont abordé chez le Cyclope Polyphème qui ne parle rien moins que de les manger. Le subtil Odysseus a l'ingénieuse idée de le griser avec du vin noir apporté des nefs : « La terre féconde apporte aussi aux Kyklopes un vin généreux et les pluies de Zeus font croître nos vignes; mais celui-ci est fait de nectar et d'ambroisie. » Trouvant donc le vin

bon, le Cyclope en but trois fois et son esprit fut troublé. « Il tomba alors à la renverse, et il gisait, courbant son cou monstrueux, et le sommeil qui dompte tout le saisit, et de sa gorge jaillirent le vin et des morceaux de chair humaine; et il vomissait ainsi, *plein de vin.* » Ulysse en profita pour lui crever l'œil.

En ce tableau, comme en bien d'autres, Homère se montre très fin observateur et il touche à la psychologie de l'ivrogne (si psychologie il y a) lorsqu'il nous parle d'Elpénor qu'a perdu l'abondance du vin : « Dormant sur la demeure de Kirké, explique-t-il à Ulysse, je ne songeai pas à descendre par la longue échelle, et je tombai du haut du toit, et mon cou fut rompu et je descendis chez Aidès. » Il n'y a que les ivrognes pour avoir l'idée d'aller dormir sur un toit et ne pas emprunter l'échelle pour redescendre!

En abordant l'étude des SPORTS dans Homère, nous voulons montrer combien la culture physique était en honneur à cette époque, non seulement chez les guerriers, ce qui s'expliquerait aisément, mais aussi chez les gens qui avaient des loisirs à occuper. Nous verrons même que c'est un de leurs passe-temps favoris.

Les guerriers les pratiquaient en guise d'entraînement, aussi voyons-nous ceux d'Achille, pendant qu'il couve sa fureur, contre Agamemnon, lancer pacifiquement le disque, la pique ou la flèche, sur le rivage de la mer.

Après la mort et l'incinération de Patrocle, les guerriers Akhaiens se livrèrent à de grandes luttes dont la description occupe tout le chant XXIII de l'*Iliade*. Ces

luttes avaient-elles pour but d'honorer les cendres du héros? On pourrait le croire, mais on pourrait penser également qu'une trève étant alors nécessaire, pour honorer les morts, les guerriers entretenaient leurs muscles et leur vigueur par des jeux et des tournois.

Dans l'*Odyssée,* cependant, lorsque Alkinoos ordonne de se livrer à de grands jeux pour honorer son hôte, il semble bien que les sports fussent plutôt une distraction. Pourquoi les sports, plutôt que les divertissements littéraires ou artistiques? Cette préférence se conçoit chez un peuple qui venait de montrer ses goûts pour la bataille en guerroyant dix années devant Troie.

De cette même façon on expliquerait que les Prétendants, devant la demeure d'Ulysse, sur le beau pavé, là où ils avaient coutume d'être insolents, se réjouissaient *en lançant les disques et les traits.*

A propos des jeux autour du bûcher de Patrocle, nous devons nous arrêter sur la façon toute particulière avec laquelle les Grecs tenaient à HONORER LEURS MORTS. Les Troiens décident d'envoyer une délégation aux Akhaiens pour leur demander, par de sages paroles, s'ils veulent suspendre la guerre pour brûler les morts et honorer par le feu les cadavres de ceux qui ont succombé. Les Akhaiens ayant accepté, les Troiens s'empressèrent de transporter, ceux-ci les cadavres, ceux-là le bois du bûcher. Et les Argiens, de leur côté, s'exhortaient, loin des nefs creuses, à relever leurs morts et à construire le bûcher.

Question d'hygiène militaire, dira-t-on! Pas seule-

ment, répondrons-nous, car il est bien spécifié que c'est « *pour honorer par le feu les cadavres de ceux qui ont succombé* ».

Et puis, si ce n'était à cause du culte qu'ils doivent à leurs morts, les Grecs, sous la conduite de Ménélas et d'Aias, se seraient-ils battus pendant une journée entière autour du cadavre de Patrocle? Lui aussi fut brûlé, mais auparavant les compagnons d'Achille lavèrent Patrocle, et, l'ayant oint d'une huile grasse, ils emplirent ses plaies d'un baume de neuf ans; et, le déposant sur le lit, ils le couvrirent d'un lin léger, de la tête aux pieds, et, par-dessus, d'un vêtement blanc. Ensuite, pendant toute la nuit, les Myrmidones gémirent, pleurant Patrocle.

C'est bien aussi pour l'honorer qu'Achille coupe sa chevelure blonde pour la déposer entre les mains de son cher compagnon, qu'Agamemnon fait construire un bûcher de cent pieds sur toutes ses faces, qu'on accomplit enfin tout un cérémonial compliqué avant de mettre le feu au bûcher.

N'est-ce pas encore pour rendre les derniers devoirs à son fils que le vieux Priam risque la mort en allant le réclamer seul sous la tente du Péléide Akhilleus?

Ce qui est certain, c'est que le culte des morts était très répandu chez les Grecs et que, même pendant les guerres, des trêves étaient demandées pour honorer les héros tombés en combattant.

Nous terminerons enfin ce chapitre de Psychologie, en montrant comment Homère a bien dépeint LA VIEILLESSE et l'a bien comprise. A notre avis, ce n'est pas

Eumée le porcher qui représente le type du vieillard dans Homère. En ce qui concerne son physique, le grand poète le décrit parfaitement lorsqu'il montre Athéné touchant Ulysse d'une baguette. « Et elle dessécha sa belle peau sur ses membres courbés, et elle fit tomber ses blonds cheveux de sa tête. Elle chargea tout son corps de vieillesse; elle ternit ses yeux, si beaux auparavant; elle lui donna enfin un bâton et une besace misérable attachée par une courroie tordue. »

D'autre part, au point de vue psychologique, nous croyons que c'est Nestor qui présente, dans Homère, le type le plus parfait du vieillard. « Le vieux Nestor, habile dans la guerre depuis longtemps, exhortait les Akhaiens en leur parlant des hommes anciens. Agamemnon se réjouit et lui dit ces paroles ailées : « O vieillard ! plût aux Dieux que tes genoux eussent autant de vigueur, que tu eusses autant de force que ton cœur a de courage ! Mais la vieillesse, qui est la même pour tous, t'accable. Plût aux Dieux qu'elle accablât plutôt tout autre guerrier, et que tu fusses des plus jeunes ! » Et le cavalier Gérennien Nestor lui répondit : « Certes, Atréide, je voudrais être encore ce que j'étais quand je tuai le divin Ereuthalion. Mais les Dieux ne prodiguent point tous leurs dons aux hommes. Alors, j'étais jeune, et voici que la veiillesse s'est emparée de moi. Mais tel que je suis, je me mêlerai aux cavaliers et je les exciterai par mes conseils et par mes paroles, *car c'est la part des vieillards.* »

Donc, si les vieillards n'ont plus la vigueur des jeunes années, ils ont reçu en partage un précieux don, l'expé-

rience. C'est ce qu'a fort bien montré Homère. Il leur reste encore l'amour filial, car, quelque part, Héphaistos enveloppe de nuées un guerrier blessé pour le soustraire à la mort, « *afin que la vieillesse de son père ne fût point désespérée* ».

CONCLUSIONS

Nous voici arrivé au terme de notre bien modeste travail. Quelles sont donc les conclusions que nous pouvons tirer de cette étude rapide sur la médecine dans Homère?

C'est que si Homère fut avant tout un poète, il fut aussi un psychologue des plus profonds et un observateur des plus avisés. En citant les nombreuses descriptions anatomo-chirurgicales, médicales ou thérapeutiques que nous avons relevées en parcourant ses poèmes, nous croyons avoir montré que le poète ne laissait rien passer et avait cru devoir se familiariser avec une science quelque peu ardue.

En ajoutant à notre travail un chapitre de psychologie,, nous pensons n'avoir pas dérogé à notre titre « *Homère médecin* », car, aujourd'hui plus que jamais, nous savons que psychologie et psychopathie sont sœurs très étroitement unies. Et c'est précisément parce qu'il fut un grand psychologue, qu'Homère, croyons-nous, toucha aux choses de la médecine.

Du reste cette pluralité des talents se rencontrant

chez un même homme n'a rien qui doive nous étonner. D'abord nous rappellerons la grande discussion qui s'est élevée autour des origines et de la patrie d'Homère; devant une œuvre aussi considérable, certains auteurs, s'appuyant sur des considérations que nous n'avons pas à envisager ici, voulurent même voir dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* la collaboration de plusieurs. S'il en était ainsi, rien ne s'opposerait à ce qu'un médecin ou des médecins eussent participé à l'élaboration du poème.

Mais, en admettant même qu'Homère fut Un, qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'il eût de vagues teintes médicales? A cette époque, en effet, les sciences étant à leur début, leur champ n'était pas tellement vaste qu'un esprit, de l'envergure d'Homère, n'ait pu se frotter un peu à toutes.

Et puis, nous savons que le vieil aède errait de ville en ville en chantant ses poèmes. Qui nous empêche alors de croire qu'après ses chants, frappées de son talent, le considérant presque comme un dieu, les grecques aux belles chlamydes ne lui amenassent des malades pour qu'il les touchât?

Au siècle dernier, ce devait être vers 1850, un des anciens élèves de l'école française d'Athènes, Alexandre Bertrand, a retrouvé dans une des vallées du Pinde, nommée le Zagori, des médecins et des chirurgiens qui allaient de ville en ville, de village en village, en criant: « Voici le bon médecin. » Rebouteurs, lithotomistes, oculistes, herniaires habiles, ils faisaient souvent for-

tune. Qui sait si, à l'époque d'Homère, cette coutume n'existait pas déjà?

Quoi qu'il en soit, si Hippocrate fut un grand anatomiste, il est facile, comme l'a montré Malgaigne, de retrouver dans Homère les mêmes mots avec la même signification et presque la même science. Aussi, nous ne pouvons partager l'avis de M. Mouclier (1), qui, dans sa thèse, trouve très superficielles les connaissance anatomiques d'Homère et assez peu développée sa chirurgie. Nous ferons seulement remarquer que toutes les sciences ont un commencement et que si, à leurs débuts, elles devaient atteindre leur plus haut degré de développement, il serait inutile que d'éminents savants consacrent un dur labeur pour les faire avancer.

Nous terminerons donc sur cette phrase de Daremberg (1) : « Tout, pour la médecine occidentale, procède de la Grèce comme d'une source inépuisable. Les poèmes homériques sont le plus ancien écho des plus lointaines traditions et à ce titre ils nous représentent la médecine primitive des Grecs. »

(1) Mouclier. — Essai sur l'histoire chronologique de la médecine grecque, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Hippocrate. Th. Bordeaux, 1887.
(1). Daremberg. Loc. cit.

Vu : Le Président,
A. CHAUFFARD.

Vu : Le Doyen,
LANDOUZY

Vu : Permis d'Imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

ASSON. — Sulla sapienza anatomica e chirurgica d'Omero. *Gior. Veneto di sc. med. Venezia* 1855.

BOUILLET (Béziers). — *Précis d'histoire de la médecine.*

DAEHNE. — *Disseritur de medicina Homeri.* Lepsiae (1776).

DAREMBERG (Charles-Victor). — *La médecine dans Homère.* Paris, 1865.

DUMBAR. — The medicine and surgery of Homer. *Brit. M. J. Lond.* 1880.

FRIEDREICH. — *Realien in der Iliade und Odyssee.*

FROLICH. — *Die Militar-Medizin Homers.* Stuttgart, 1879.

HABERKORN. — *Medizinische Bildung un Zeitalter Homers.* Berlin, 1900.

KNOTT. — The medicine and surgery of the Homeric poems. *Dublin J. M. Sc.* 1895, 1896, 1897.

KORNER (O.). — *Wesen und Wert der homerischen Hielkunde.* Wiesbaden, 1904.

KUMS. — Les choses médicales dans Homère. *Gaz. Hebd. d. Sc. médicales de Bordeaux,* 1889.

MALGAIGNE. — Anatomie et physiologie dans Homère. *Bulletin de l'Académie royale de Médecine* (1841-42).

— Essai sur l'histoire et l'organisation de la chirurgie et de la médecine grecques avant Hippocrate. *Journal de chirurgie de Malgaigne.* Paris, 1846.

Mc Mechan. — The poet Homer's references to medicine. *N.-York M. J.*, 1871.

Mouclier. — Essai sur l'histoire chronologique de la médecine grecque, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Hippocrate. *Thèse de Bordeaux*, 1887.

Oertelius. — *De Homero medico.* Vitembergae, 1700.

Vinet. — Note sur une publication de M. Daremberg : La médecine dans Homère. *Gaz. Hebd. de Médec.*, Paris, 1866.

Welcker. — Podalirios. *Annalen der Gesamten Heilkunde*, 1832.

Wolf. — *De rebus et Homero medicis epistola.* Vitembergae, 1791.